

PIER-GIORGIO

FRASSATI

Biographie

Cristina Siccardi



ARTEGE

Pier Giorgio Frassati

Cristina Siccardi

PIER GIORGIO FRASSATI

Modèle pour les chrétiens du troisième millénaire

ARTÈGE Spiritualité

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

être effleurée... pour cela, elle ne connaissait aucune limite dans l'amitié, masculine ou féminine, et ce fut probablement la raison pour laquelle elle n'échappa pas à quelques médisances déplaisantes, qui parcoururent Turin, et dont je crois pourtant quelles ne recouvraient rien de vraiment mauvais. Orgueilleux et autoritaire, [Alfredo] habitué à commander plus qu'à discuter, accumula avec Adélaïde une série de quiproquos et d'incompréhensions, qui finirent – peut-être aussi à cause de ses aventures galantes – par l'éloigner d'elle, tandis qu'elle se rapprochait, peut-être un peu trop, du peintre Alberto Falchetti⁵.

Brillant artiste, proche de John Sargent et de Segantini, Falchetti, d'un an plus jeune qu'Adélaïde Ametis (née le 17 février 1877 à Turin), s'affirme comme un coloriste vigoureux, sans atteindre pourtant au talent de son père, Giuseppe. Adélaïde écrit au peintre des lettres où elle l'appelle confidentiellement, *my dearest Bertie*⁶; mais les intérêts artistiques de la jeune Madame Frassati la poussent à fréquenter d'autres peintres. Une attitude souvent considérée comme scandaleuse par l'opinion publique, assoiffée de cancans et de médisances. Mais Adélaïde n'en a cure, elle entend perfectionner son art, jusqu'à être admise, en 1912 à la biennale de Venise (où elle retourne en 1920 et 1922) et où elle a la satisfaction inattendue de voir le roi Victor-Emmanuel III acquérir une de ses peintures à l'huile.

Un ami de la maison, Giuseppe Borioli, apporte un témoignage important pour comprendre les rapports très difficiles existant entre les époux Frassati, un creuset de tensions et d'oppositions mûries dès les premières années de mariage :

Mari et femme étaient restés ensemble, unis seulement par souci d'élever la famille, et il est logique que cet état d'esprit n'ait pas produit chez eux plus d'unité et d'affection sérieuse. Je dois dire cela, même si... c'est douloureux, parce que je suis convaincu que c'est dans cette séparation familiale que se trouve la clé de certains comportements ultérieurs de Pier Giorgio... la lutte

sourde [d'Adélaïde] pendant des années et des années avec le sénateur, le manque de la moindre trace de lumière et d'amour, finit naturellement par dessécher le cœur de l'un et de l'autre. Le venin de la rancœur passa de l'un à l'autre, année après année, qui ne se plièrent jamais à une solution quelconque qui aurait put résoudre toute chose dans un sens ou un autre...

Dès les premiers contacts, il n'était pas difficile de sentir un état de sourde tension entre Adélaïde et son mari. Très discret de nature, je ne posais aucune question à ce sujet, mais même sans les chercher, un bon nombre d'informations me parvinrent à ce sujet, des deux parties. Je compris qu'il y avait une grave rupture et que c'est seulement à cause des enfants, par scrupules religieux, pour des raisons mondaines, que la faille ne s'était pas transformée en séparation totale. À cette époque, le point de vue du XIX^e siècle restait dominant : tout pouvait servir de prétexte pour abattre la fortune des Frassati ! Mille et une raisons existaient donc pour maintenir une union qui n'était plus que formelle. J'eus dès lors l'impression que Madame Frassati voulait donner la preuve, comme elle n'était pas tellement favorisée par son physique – petite, plutôt corpulente, le cou massif – qu'elle pouvait tout de même attirer l'intérêt, être courtisée et donner l'impression d'une femme recherchée. Tout cela n'était pas tant le fait de la coquetterie féminine que, soit une tentative désespérée de reconquérir son mari en provoquant sa jalousie, soit un simple dépit, destiné à l'indisposer. Mais lui ne dit jamais un seul mot là-dessus. Il est probable qu'il avait quelque secret de son côté, étant donné sa position, son allure, sa fortune, l'absence de réconfort de la part de sa femme, à propos de ses difficultés. Il se domina toujours et s'il y eut jamais quelques paroles amères et blessantes, elles vinrent seulement du côté de Madame Frassati⁷.

Alfredo et Adélaïde sont cousins, élevés dans le même milieu aisé. Il est le troisième fils de Pietro, médecin, et de Giuseppina Coda Donati. Dans la maison paternelle, s'est produite une tragédie dont il restera marqué toute sa vie. Sa sœur très aimée, Emma, fut assassinée par son fiancé. Tout en essayant de la dissuader du mariage fixé pour le 20 juin 1889, Alfredo n'avait pas mesuré la dangerosité de Luigi Pizzetti. Le 9 juin, aveuglé par la jalousie provoquée par le refus de sa fiancée de l'épouser (elle avait fini par découvrir sa vie désordonnée et dissolue), il la

pousse par la fenêtre, à deux pas de la chambre de sa future belle-mère. L'assassin fut condamné à huit ans de prison, et le célèbre criminologue Cesare Lombroso, fondateur de l'école positiviste italienne, bien qu'ayant été témoin de la famille Pizzetti dans le procès contre Luigi Pizzetti, déclare : « C'est ma conviction que Pizzetti est privé de sens moral : c'est un fou moral, ou un délinquant né »⁸.

Le 14 avril 1919, dans *Il Popolo d'Italia*, Benito Mussolini, dans une de ses attaques coutumières contre Frassati, connues sous le nom de « *Frassatiane* », écrit méchamment : « En privé, il a commencé sa fortune financière par la mystérieuse défenestration de l'une de ses sœurs. » Il lui adresse aussi des épithètes malveillantes : « sénateur tyrolien », « valet de Giolitti », « ennemi intérieur », « une des pires embûches intérieures ». À de telles provocations, Frassati ne répond pas, pour ne pas donner cours à d'inutiles polémiques, superflues pour l'Italie.

La blessure provoquée par la perte de la sœur très aimée ne se refermera jamais, même au fil du temps, et elle se rouvrira lorsqu'Alfredo apprit la nouvelle de la mort, à la suite d'une crise cardiaque, d'une cousine de vingt ans, Emilia Ametis. Lisons attentivement cette lettre adressée à la famille Ametis, le 2 novembre 1894 :

Triste jour des morts. Je pensais à une autre morte, jeune, belle, pure et bonne comme votre Emilia, et plus malheureuse qu'elle. Je pensais aujourd'hui à ma très chère et inoubliable Emma, emporté dans la fleur de ses années par une main assassine. Ma pensée, mes larmes volent vers le cimetière d'Oropo... mais j'espérais être le seul à pleurer... Pauvre mère, pense au Dieu en qui tu crois, et incline ton front vers Lui. Dieu te l'a donnée, Dieu te l'a reprise : que sa volonté soit faite.

Un athée convaincu peut-il écrire ces paroles ? Catholique pratiquant, il ne l'est certes pas, mais, à travers les documents

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

commença d'abord par rétablir l'équilibre financier du journal, avant de le conduire ensuite à la prospérité grâce à une gestion rigoureuse. Le 31 décembre 1894, il prit les rênes de ce journal dans l'intention de remplir un rôle de premier plan dans la vie politique et culturelle de l'Italie. Cependant, celui qui le créait, avait le sentiment d'y jouer son propre destin : « Dans cinq minutes, je signe le contrat qui peut être ma vie ou ma mort... Si j'étais romain, je signerais hilare et content... italien, je signe calme et confiant »¹.

Il avait compris l'important rôle d'influence sur la conscience publique que pouvait jouer la presse écrite, comme le montre son éditorial programmatique du 7-8 février, où il écrit :

La Presse², dans l'État moderne... représente une force nouvelle... qui n'a pas de frontières dans son horizon, de limites à sa mission, pas de terme à son chemin. Assez peu remarquée dans ses débuts, elle a peu à peu conquis le monde. Il y a quelques années, alors qu'elle semblait déjà puissante, on l'a appelé le quatrième pouvoir. Mais elle vise effectivement à devenir le premier, parce qu'en se faisant le porte-voix de cette force intérieure qu'est l'opinion publique, elle enveloppe tous les autres pouvoirs, influe et domine sur tous les autres pouvoirs, mystérieusement irrésistible...

La Presse, nous nous la représentons aussi comme la prêtresse de cette très haute loi morale de la conscience publique, que les intérêts, les passions ou les influences spéciales du moment peuvent faire dévier ou perdre, mais qui, recueillant dans une synthèse suprême la voix et l'aspiration de toute l'humanité, guide les nations à la conquête du bien commun...

Ce titre nouveau représente aussi nos aspirations, sans que nous ayons la folle présomption de personnifier nous-mêmes tout ce qu'est, ou peut-être la Presse. Un tel titre nous permet de franchir matériellement les frontières de notre vieux et bien-aimé Piémont.

À trente-deux ans seulement, Alfredo Frassati se retrouvait à la tête de l'un des plus importants journaux du pays, titre dont il portait sur les épaules la responsabilité politique et

administrative, créant les abonnements cumulatifs avec les périodiques qui accompagnaient le quotidien : *La Stampa sportiva*, *La Donna*, *La Stampa agricola*. Mais on voit son inquiétude resurgir, malgré les succès remportés :

J'ai atteint certains de mes rêves bien plus tôt que je ne l'espérais, mais d'autres, hélas, comme ils sont encore loin, et combien, peut-être, resteront-ils lointains toute ma vie ! Je ressens bien plus les idéaux qui me manquent que ceux que j'ai déjà atteints, et mon âme trop inquiète ne sait pas goûter le présent, mais seulement se lamenter en pensant à l'avenir ³

Pietro Frassati, ingénieur à qui la vie, selon son frère Alfredo, n'apporta pas la carrière méritée, fut impliqué dans l'édification et le développement de *La Stampa*. Extrême compétence et méticulosité dans le travail, tel était le style de Pietro. Il n'était pas rare de le voir, le dimanche, tourner autour des murs du siège du quotidien, comme pour protéger la créature de son frère, si différent de lui par son humilité et sa simplicité, mais son égal dans la recherche des stratagèmes pour économiser au maximum. Un bel exemple : le sol de la direction et de la rédaction était constitué de carreaux récupérés dans une salle de bals publics.

Il était surnommé « *Giacchettina* »⁴ à cause de sa façon de s'habiller : veste courte à carreaux noirs et blancs au-dessus de pantalons étroits. Il accordait un seul crayon à la fois aux journalistes ce qui finit par indisposer Alfredo lui-même. Une fois, après avoir obtenu son crayon et échoué à le faire fonctionner, il en commanda une centaine de façon péremptoire. Déposés dans le bureau du directeur, ils retournèrent ensuite silencieusement sous le contrôle de l'administrateur. Le typographe Antonio Cavalletto se présentait à chaque fin de mois chez l'administrateur avec le bidon vide destiné au pétrole utilisé pour nettoyer les caractères de la presse à imprimer.

L'administrateur, sans se démonter, indiquait le numéro rouge 27 du calendrier gigantesque qui se trouvait derrière lui, et déclarait sentencieusement : « Nous sommes encore à trois jours de la fin du mois ! »

Sa parcimonie était proverbiale. Il ramassait même les morceaux de ficelle pour les réutiliser. Pier Giorgio l'expérimenta directement un jour où l'administrateur visitait la *linotype* du journal avec son neveu : il lui conseilla d'utiliser l'envers des épreuves pour les papiers concernant ses œuvres de charité.

Le siège du quotidien se trouvait à l'angle de la Via Stampatori et de la Via Davide Bertolotti, en face de l'immeuble où était né Guido Gozzano⁵. Un modeste escalier menait à mi-étage, où se trouvait l'administration. En continuant, on arrivait au premier étage, celui de la rédaction. À gauche, un petit salon servait à accueillir les visiteurs. Ceux-ci faisaient plus volontiers antichambre dans le long corridor qui, à partir de 1913, conduira jusqu'aux locaux du 20, Piazza Solferino. C'était une rédaction ouverte à tous. Parmi ces visiteurs, on comptait Giolitti, grand, imposant et en pleine force de l'âge. Arrivant à Turin, après une halte à l'auberge Bologna, sur le Corso Vittorio-Emanuele II, à l'angle de la rue du XX Settembre face à la gare, il allait se présenter sans cérémonie au directeur, lui, le premier ministre.

Les caves du bâtiment hébergent les machines. Alfredo écrit à sa femme, le 11 juillet 1902 : « Je suis beaucoup au bureau, souvent avec mes machines. Il ne me déplait pas de penser que sur elles, mon âme, mes énergies, ont laissé et laisseront une empreinte profonde. Puis-je en dire autant sur le monde ? » Quant à l'empreinte sur le monde, c'est son fils Pier Giorgio qui la laissera...

À « l'atelier » du quotidien turinois vit une tribu antique, au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

autre contexte. Atteint par la varicelle, il endure soif et insomnie une nuit entière pour ne pas réveiller sa mère. Sensibilité qui trouve aussi sa place dans les débats religieux. À la fin des leçons de catéchisme, il demande au salésien don Cojazzi le récit de certains passages de la vie de Jésus. Si ce qui est décrit concerne la doctrine, son visage s'illumine. Mais si le prêtre raconte une guérison, un miracle, un secours donné aux souffrants, son visage se fait alors sérieux : de grosses larmes coulent sur ses joues, résultat d'un sentiment profond.

Le même don Cojazzi nous aide à faire de Pier Giorgio un être de chair et non un ange évanescent, en expliquant afin de manifester la vérité :

Lorsque... je m'efforce de penser globalement à Pier Giorgio, je le définis spontanément ainsi : un primaire et un élémentaire... il fut impétueux, impulsif, absolu et décidé dans ses propres convictions et décisions, jusqu'à devenir vraiment, et même assez souvent, capricieux et entêté. Il ne s'agissait pas de choses graves : de petits faits qui pouvaient pourtant faire souffrir sa mère, qui peinait pour le plier aux exigences quotidiennes de la vie et de sa condition. Ces ombres, et d'autres encore, soulignent, cependant, d'autres lumières nombreuses qui illuminent le tableau de sa vie ¹.

Que veux dire don Cojazzi par « primaire » ? Tout simplement que, chez Pier Giorgio, les conventions sociales ne sont jamais premières. Il ne tient jamais rien pour acquis et, pour lui, l'existence n'est pas régie par une série de règles définies par l'habitude. Un être authentique et pur, sans masque et sans feinte. Chez « Dodo », étaient présents les signes de ce qu'il sera plus tard, mais ses « défauts » plaisants aident à rendre sa sainteté plus proche de nous. Le bienheureux écrit le 27 février 1925, à son ami Isidoro Bonini :

Ma vie est monotone, mais je comprends chaque jour davantage quelle grâce ce peut être que d'être catholique. Malheureux, pauvres, ceux qui n'ont pas la foi. Vivre sans foi, sans un héritage à défendre, sans soutenir une lutte

continuelle pour la Vérité n'est pas vivre, mais vivoter. Nous ne devons jamais vivoter mais vivre, parce, même à travers les désillusions nous devons nous rappeler que nous sommes les seuls qui possèdent la Vérité, nous avons une foi à défendre, une espérance à rejoindre : notre Patrie. Et donc, pas de cette mélancolie qu'il peut y avoir seulement lorsque l'on perd la foi ! Les douleurs humaines nous touchent, mais si elles sont vues du point de vue de la religion et, par conséquent, dans l'acceptation, elles ne sont pas nocives mais salutaires, parce qu'elles purifient l'âme des petites taches inévitables dont nous, les hommes, à cause de notre nature mauvaise, nous sommes souvent tachés... toujours en avant pour le triomphe du règne de Dieu dans la société !

Pier Giorgio et Luciana ne sont pas des enfants heureux. Les mauvais rapports dans le couple de leurs parents, ressentis avec intensité par les deux enfants, et leur éducation rigide sont des facteurs déterminants de leur état d'âme parfois triste, parfois pensif et, par instants, apeuré et affolé. Il s'agit de cette éducation rigoureuse donnée généralement par la bourgeoisie de cette époque, comme nous le révèlent aussi les pages de Natalia Ginzburg dans son célèbre *Les mots de la tribu*² et de Susanna Agnelli dans *Nous portions des costumes marins*³. L'objectif pédagogique est de donner aux enfants un sens austère de la vie, en les faisant grandir dans la dignité. La nourriture est extrêmement contrôlée : peu de légumes et de fruits, et seulement cuits, viande trois fois par semaine, pas de *grissini*, seulement du pain ; pas de charcuterie, pas de gâteaux. On étouffe tout esprit d'initiative et d'indépendance. Giuseppe Borioli en témoigne :

De même que les vêtements d'alors étaient inspirés par la rigidité, le formalisme, les enfants devaient grandir bien élevés, compassés et sous la domination de centaines et de centaines d'interdits... Interdit d'assister aux conversations des grandes personnes : avec eux, à peine une belle révérence et ensuite toujours avec la gouvernante dans des chambres pauvres en éclairage... lorsque, depuis la terrasse, les enfants apercevaient le retour du papa, ils courraient vers leur mère en lui disant : « Maman, donne-nous les

claques, papa revient », tout cela pour apparaître avec plus de couleurs. La chose se sera faite d'abord par jeu, puis la pratique se perpétua. Papa ne pouvait bien entendu pas les emmener avec lui, mais maman et la tante⁴ étaient absorbées par une infinité de mondanités, fêtes, conférences, visites, etc. ; on vous laissait donc souvent avec Dalla, la gouvernante⁵ et, parfois, on vous confiait à la grand-mère, même si vos parents vous aimaient beaucoup et tenaient beaucoup à vous. Mais il n'y avait pas l'affectueuse proximité continue, physique et spirituelle, que désirent les petits enfants et qui les attache à leur père et à leur mère⁶.

Une ambiance assez peu plaisante, donc, où la compréhension des besoins du cœur est mise de côté et où, à la place, on donne principalement la priorité aux nécessités de la discipline. Pourtant, Pier Giorgio se sent toujours débiteur envers sa famille, sincèrement orgueilleux de l'intelligence, du dynamisme, de l'honnêteté et de la rectitude morale paternelle. Dans les années de l'enfance et de l'adolescence, à Pollone, lorsque, le samedi, son père doit arriver de Turin, Pier Giorgio goûte ces moments magiques et l'attend avec impatience. Puis, à son arrivée, grande fête, cris et courses dans le jardin et les pièces de la maison. À Turin, Pier Giorgio et Luciana vont le chercher au journal, « et le retour est rempli de courses incessantes dans les rues, de cache-cache derrière les arbres ou dans les porches ; après le repas, quelles courses dans les pièces ! Quelles luttes ! La maman leur donne la chasse à tous les trois de pièces en pièces pour sauver les meubles et la vaisselle de la ruine »⁷. Il est beau d'observer, à travers la porte entrouverte, Pier Giorgio et son père, si rieurs et si sereins, prêts à saisir la vie dans ses meilleurs aspects de biens immortels, comme l'amour entre père et fils, ou encore entendre, le salut habituel échangé à l'heure des repas, si simple, si rempli d'affection : « Ciao, Giorgetto bello ! » « Ciao, papa ! » Ils ne peuvent imaginer à cette époque ce qui arrivera quelques années

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

longtemps sa voie, prenant progressivement conscience de sa vocation : aimer, non quelque noble dame, mais notre sœur Dame pauvreté. Accomplir une « geste » héroïque, non sur les champs de bataille, mais au service du Christ, dont le visage se reconnaissait dans celui des plus humbles. Il commença ainsi à rencontrer et à soigner les lépreux. La victoire qu'il remporta sur lui-même est reconnue dans son testament : «... *ce qu'il m'avait semblé aimer s'était changé pour en douceur pour l'esprit et pour le corps. Après avoir attendu un peu, je disais adieu au monde.* » Il ne tarda pas, après sa conversion, à rompre publiquement et de manière spectaculaire avec son père, qui lui reprochait de dilapider la fortune familiale en distribuant aux pauvres l'argent qui ne lui appartenait pas. Giotto illustre admirablement la fameuse scène où François se dépouille de ses vêtements et les rend à son père pour aller, nu, se mettre sous la protection de l'évêque Guido d'Assise.

Si l'on tente de définir en termes abstraits le message de François, le risque est grand de réduire à quelques formules banales. Saint François ne fut ni un grand théologien comme saint Augustin, ni un profond penseur et philosophe comme saint Thomas, ni même un théologien de la vie spirituelle comme saint Bernard ou Ignace de Loyola. Le *Poverello* laisse essentiellement un témoignage : celui d'un homme qui a voulu vivre l'Évangile à la lettre et être un témoin de l'amour de Dieu dans le monde.

La même chose pourrait être dite de Pier Giorgio Frassati, intéressé par la personnalité de saint François au point qu'il veut, en septembre 1919, visiter Assise, Foligno et Lorette afin de mieux connaître la terre du *Poverello*. Ce jeune homme riche du XX^e siècle a, en substance, vécu la même expérience que le Pauvre d'Assise, mais selon des méthodes différentes. Son refus

se manifeste hors du cercle familial : il dédaigne les réceptions, les repas officiels, les mondanités en général, mais il ne montre jamais son père du doigt. Pier Giorgio vit, dans un cadre bourgeois et aride, une très profonde spiritualité catholique, manifestant, de manière tout à fait originale, la rencontre entre la haute bourgeoisie et l'esprit évangélique et démontrant, en définitive, qu'un homme fortuné peut entrer dans le royaume des cieux.

Se gardant toujours de l'obsession du profit, il refuse a priori le primat de l'économie et de la politique sur la morale, et de l'intérêt individuel sur le bien commun, à la différence de son père. Et pourtant, Pier Giorgio a, en la personne de son père, un exemple, non seulement de rectitude, mais de sérieux et de cohérence, car il y a :

[...] plus que vivace, chez Alfredo Frassati, une adhésion à ces principes solidaires et humanitaires dont les milieux catholiques turinois étaient précisément les porte-étendards. Frassati avait une forte inclination caritative... C'était une attitude proche également des idéaux du socialisme propagés depuis longtemps dans le Piémont et l'Italie par des hommes de culture comme De Amicis et Arturo Graf, Cesare Lombroso et Giovanni Cene, Giuseppe Diocosa, Zinon Zini et Guglielmo Ferrero ¹⁴.

Le 3 juillet 1923, il écrit dans son journal :

Nous qui ne sommes pas socialistes, nous ne pouvons que nous réjouir lorsque nous voyons que la direction morale et intellectuelle du parti socialiste est confiée non à des sectateurs étroits et rigides, à des tribuns incohérents, mais à de fortes intelligences qui savent comprendre les besoins de la société italienne actuelle... Nous, les libéraux, nous avons grand intérêt à suivre les socialistes dans cette œuvre d'analyse minutieuse et d'action pratique.

Ce n'est pas un hasard si Frassati donne naissance à ce qui sera la rubrique régulière « Miroir du temps », née d'abord sous le nom de « La charité du samedi ». Ouverte dans la *Gazzetta*

piemontese depuis 1890 il y fait figurer la liste anonyme des dons reçus pendant la semaine. Il n'oublie jamais d'ailleurs d'accomplir en personne des gestes de charité, attitude philanthropique et paternaliste traditionnellement bien enracinée dans le territoire subalpin.

Pier Giorgio, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, est un adolescent tenace, sainement entêté et orgueilleux. Certains l'ont montré et le montrent du doigt en l'accusant d'avoir continué à manger à la table familiale, sans faire un choix drastique et décisif dans la ligne de ses idées sociales et politiques. Mais Pier Giorgio est l'adolescent saint qui ne répudie pas la maison paternelle et continue à y vivre tout en fréquentant des prêtres, des ouvriers et des malheureux. Il n'y a jamais eu aucune faille dans les sentiments très profonds qu'il éprouve pour sa famille.

En Pier Giorgio, il faut le reconnaître, existe, vis-à-vis de ses parents, une sorte de contradiction, qui paradoxalement s'avère féconde : extrêmement obéissant pour ce qui est de l'ordre de la justice en vertu d'un immense amour envers eux, et, pourtant, à des années-lumière d'eux par sa pensée et sa conception de l'existence. D'où une sorte de rébellion. Mais une étrange rébellion ! Il continue à vivre et à partager la dimension familiale, tout en s'immergeant dans bien d'autres réalités idéologiques et économiques que celles de la maison.

Son père lui écrit en 1922 : « Agissant toujours sans réflexion dans les choses qui, pour toi, devraient être très importantes (comme, dans ce cas particulier, il ne fallait pas oublier ce livre qui te servira pour le prochain examen) tu deviendras un homme utile pour les autres et pour toi. » Parfois, il est impossible de juger même ses propres enfants. On croit les connaître comme soi-même, mais en réalité ils ne nous appartiennent pas et sont destinés à des horizons bien différents de nos petites et courtes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

respect de certains libéraux pour les diverses confessions de foi, jugement qui est faux non seulement pour Frassati (dans son journal, pas une seule parole contre l'Église ou ses ministres), mais aussi pour Giolitti, habitué à entrer dans des églises éloignées de la foule et des journalistes.

Lorsque sa femme très aimée mourut, Giolitti monta se coucher, comme il le faisait toujours vers vingt-deux heures, puis, peu après minuit, rejoignit, à travers les rues de Cavour, l'église où se trouvaient les restes de son épouse et resta deux heures à la veiller. C'est une religieuse qui a rapporté le fait, parce que le président du Conseil avait déjoué sa surveillance. D'un caractère fermé et introverti, recueillons sa douleur sur un livre de compte. À côté des comptes des funérailles et des œuvres de bienveillance, nous lisons de sa main ce commentaire inattendu : « 10 mai. Touché du malheur le plus atroce. Mort, à Torre Pellice, de ma femme sainte et adorée. » Il n'est pas étonnant, alors, qu'un libéral agnostique comme Giovanni Giolitti, considéré par Don Sturzo comme un « mangeur de prêtre », mais très ami du curé de Borgo San Damazzo, ait suscité des échos de sympathie dans le monde ecclésiastique.

Alfredo ne fit jamais participer ses enfants à sa vie intellectuelle ou spirituelle. « Il les tint toujours éloigné des manifestations qui auraient pu leur laisser des souvenirs indélébiles comme sa prestation de serment au Sénat, dont ils n'eurent pas même un écho »⁶.

Même s'il se limite à leur dispenser quelques rares préceptes pédagogiques indispensables, Alfredo Frassati aime aussi ses enfants pour le plaisir et la distraction qu'ils lui procurent. Déjà en 1905, Adélaïde écrivait à sa sœur : « Alfredo a toujours autant besoin des enfants, avec la dépression morale qu'il subit, il leur est toujours plus attaché. » Adélaïde souvent opprimée

par la mauvaise humeur de son conjoint, trouve chez sa sœur un grand refuge et une grande consolation et lui avoue : « Mon Dieu, être à table sans se dire un mot ! Bénis soient les enfants, et bénie sois-tu lorsque tu es avec nous » (11 juin 1907). « Je fais une fixation étrange, avait écrit Alfredo en août 1897, dans une lettre à sa fiancée, alimentée par les choses les plus insignifiantes : que nous ne nous entendions pas sur les choses importantes. Comme nous différons à propos de tant d'entre elles ! »

Ni Giolitti, ni Frassati ne peuvent être accusés de népotisme. Tout le monde sait en Italie à quel point le premier ministre n'a jamais accepté aucun cadeau, même modeste. Mais peu de gens savent qu'un jour, il donna même l'ordre de refuser un magnifique morceau de sanglier, trophée de chasse du roi Umberto I^{er}. Les deux amis, d'une extrême ponctualité en toute chose, se méfient des gens qui se lèvent tard dans la matinée. Les Biellois virent Frassati, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, se promener sur les pentes de ses chères montagnes. Il aime Pollone plus que lui-même. Le jardin, les plantes, les cimes des montagnes le reposent et le rafraîchissent. Depuis l'Allemagne où, dans les années vingt, il a été envoyé comme ambassadeur, sa passion pour les arbres lui fait ordonner à sa fille de dix-huit ans d'en contrôler la croissance avec un mètre.

Se rappelant la parole de Bismark : « la forêt est l'indice de la grandeur psychologique d'un peuple », Alfredo Frassati est un partisan convaincu de la nécessité du reboisement et veut que l'on multiplie la végétation alpestre, que l'on fasse pousser des arbres sur les rives des torrents pour les stabiliser et les embellir. Son intérêt et son engagement sur ces questions sont récompensés par la médaille d'or du Mérite forestier qui lui sera conférée 21 novembre 1951 par le ministre de l'époque, à Rome,

en présence des autorités, de nombreux citoyens et de milliers d'enfants et d'étudiants de tout âge.

Son autre passion est l'équitation. Cavalier émérite, il monte l'indomptable irlandais Parsifal (qui n'acceptait que Pier Giorgio et lui) pour parcourir de larges portions des forêts de la Serra et du Stupinigi. Le cheval irlandais l'accompagne aussi à Berlin, où il galope chaque après-midi au Tiergarten, provoquant envie et admiration. Le 18 février 1921, il fait participer sa fille à sa satisfaction : « Hier, j'ai fait une magnifique promenade à cheval. Deux aller-et-retour jusqu'à Wannsee. Je ne te dis pas ! Les chevaux, sauf Parsifal, étaient épuisés ; les cavaliers, à part ton père, morts ! Le commandant Ruggieri⁷ a dormi quatre heures l'après-midi ! »

Giolitti privilégie la chasse en montagne et l'escrime qui l'entraîne aux assauts de l'arène politique.

Tous deux encouragent l'épargne. Dans une lettre de Berlin, en janvier 1921, Frassati recommande à la maison : « Ne dépensez pas tant... cela n'est vraiment pas nécessaire... J'économise un centime, mais je n'économiserai pas cent mille lires si cette économie devait me faire perdre la face. » De fait, il ne recule pas face à la dépense pour le style et le prestige de l'ambassade. « Maître en inquiétude et nostalgie, lentement et prudemment, il prépare les succès futurs en ne permettant jamais à la compétition de dégénérer en arrivisme »⁸. Un grand industriel tente un jour de le séduire par des gains faciles, mais peu transparents. Il menace d'envoyer rouler au bas de l'escalier quiconque s'aviserait de lui faire de semblables propositions.

À la différence de Giolitti, de tempérament assez patient, Frassati tolère assez peu et supporte mal les défauts des autres, même s'il s'en rend compte : « Je pardonne tout, écrit-il mélancoliquement à sa fiancée, le 30 juin 1896, parce que j'ai

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lui causer des problèmes », lui fait remarquer Tina Aimone passant un jour avec lui devant l'église de la Santissima Trinità de la via Garibaldi, « alors que règne un régime totalitaire qui méprise tout *credo* qui n'est pas d'essence fasciste. “Lorsque Dieu est avec nous, il ne faut avoir peur de rien”, répond-il. »⁹

Un jour, se trouvant au couvent Saint-Dominique de Turin, qu'il avait commencé à fréquenter avec assiduité à partir de 1918, il se rend dans la cellule du père Angelo Arrighini pour lui demander un livre de méditation sur le paradis. Le Père Arrighini n'en trouve pas, mais Pier Giorgio insistant, le père lui répond :

Tu voudrais un livre sur le paradis ? Mais tu ne sais pas que c'est un des mystères les plus sublimes de la théologie sur lequel même les saints n'ont su que balbutier, y compris l'apôtre saint Paul, qui fut pourtant enlevé au troisième ciel, disant ensuite avoir vu et compris des choses que l'homme ne peut pas répéter.

C'est vrai, insiste Pier Giorgio, mais on pourrait au moins dire le peu que l'on sait de son existence, des différentes conceptions que les peuples s'en sont fait, des joies éternelles dont parle l'Évangile, des moyens les plus sûrs pour y aller.

Eh bien, conclut le père pour le satisfaire, nous verrons, le moment venu j'écrirai peut-être tout cela. En attendant, j'ai déjà trop de travail en train ; en tout cas, quand cela sera fait, je te le dédicacerai. Tu es content ?

Pier Giorgio satisfait d'avoir mis la puce à l'oreille au père dominicain, lui serre la main plus chaleureusement que d'habitude et part. Le père Arrighini repousse sa promesse. Puis, lorsque Pier Giorgio meurt, il se sent déchargé de sa promesse. Mais sa conscience ne le laisse pas en paix et au bout de dixsept ans, il se décide à écrire *Il Paradiso*, publié en 1942, avec cette dédicace :

À mon vénérable disciple et ami

Pier Giorgio Frassati

Que j'ai consacré dans le Tiers Ordre dominicain sous le nom de Frère

Girolamo.

Je dédie ce livre qu'il avait désiré et demandé, afin que, du ciel d'où il brille déjà comme une étoile tandis que sur terre on lui prépare un autel, il le bénisse et le répande.

Quel que soit le lieu où il se trouve, il ne perd l'habitude de l'eucharistie quotidienne, son « énergie positive », pour employer une expression actuelle. Rien ni personne ne peut l'éloigner de ses pratiques spirituelles, qu'il accomplit sans hypocrisie religieuse, vantardise, ni pour se sentir bon, mais parce qu'il a besoin d'être avec Dieu, avec le Christ et Marie. Avec eux et en eux, il trouve la force, le courage, la paix, la sérénité, l'espérance, la volonté de commencer chaque instant avec élan et joie, chaque jour de sa vie de chrétien.

À Pollone, on le voit passer devant l'église paroissiale sur le cheval rebelle de son père, Parsifal. Il a appris à ce dernier à s'arrêter en face de l'église et Pier Giorgio, sans se préoccuper des témoins présents, fait l'un de ses amples signes de croix, en s'inclinant jusqu'à la crinière du cheval.

S'il ne manque jamais la communion quotidienne, il renonce encore moins à la messe dominicale. Même s'il aime sans mesure les randonnées en montagne, et les escalades alpines, il s'arrange toujours pour concilier les deux rendez-vous. Mais s'il lui est impossible de concilier les horaires, alors, sans hésitation, il laisse tomber la montagne. Cette question avait été plus d'une fois débattue dans l'entourage de Pier Giorgio avec des prêtres. Tout le monde était d'accord que ce n'était pas un péché de partir le samedi, pour des raisons de santé et de repos, et de ne pas assister à la messe. Pier Giorgio comprend ces conclusions raisonnables et pourtant, saintement entêté, il affirme : « C'est bien, on peut faire aussi comme cela. Mais moi, je ne veux pas le faire. » Pier Giorgio participe à la célébration eucharistique non pas pour échapper au péché, mais parce qu'il

ne peut pas faire autrement. Comme l'eau est indispensable pour vivre, ainsi Pier Giorgio ne peut pas exister sans le Pain de Vie. Comment résoudre sa préoccupation ? Il renonce aux randonnées, ou bien décide fréquemment de partir le dimanche matin, mais seulement après avoir participé à la messe.

Monseigneur Giovanni-Battista Pinardi (1880-1962), curé de San Secondo (la paroisse la plus proche de la gare de Porta Nuova), évêque auxiliaire de Turin, et candidat à la gloire des autels (sa cause de béatification a été introduite en 1999) a raconté :

Combien de fois, le samedi, se présentait-il à moi pour se renseigner sur l'heure de la première messe. Combien de fois m'a-t-il demandé d'en célébrer une avant l'heure normale ! Et lorsqu'il n'était pas possible de le faire à une heure matinale, attristé, mais ferme et décidé, il abandonnait la randonnée en montagne. Cependant, la plupart du temps, la messe était décidée.

Puis, sur un ton nostalgique et plein de souvenirs :

Comme c'était beau de le voir entrer avec ses compagnons aux premières heures du dimanche, à San Secondo, souliers ferrés, bâtons de ski ou piolet en main, sac sur les épaules. Il se dirigeait d'un pas sonore vers la sacristie, déposait son chargement et servait la messe à l'autel. C'était émouvant de l'observer : puissant dans son corps, plus fort encore dans sa foi !

C'est une image d'une beauté unique. Un artiste devrait peindre dans l'église San Secondo le jeune saint offrant par les mains du saint célébrant le sacrifice de chair et de sang du Christ.

« Il était le premier à communier. Son attitude était l'indice sûr et le prélude d'une randonnée en montagne, pleine de joie, mais de joie chrétienne »¹⁰. La messe terminée, le « jeune homme des Béatitudes », retournait à la sacristie et, les « armes » sur les épaules, il sortait en saluant et en remerciant Monseigneur Pinardi. Il courrait ensuite avec ses compagnons,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pour les dégâts et, en particulier, pour l'atteinte à la liberté de pensée, calme et assuré, il répond : « l'erreur et la calomnie n'ont droit à aucune liberté. Et si j'en retrouve d'autres, je les déchirerai encore, et toutes ! »¹² Les adversaires s'en retournèrent l'oreille basse et Pier Giorgio lui-même s'étonne, alors qu'il s'était préparé au pire.

Ses rapports avec Colonnetti ont aussi sur une dimension plus personnelle, comme le démontrent certains documents. Son ami Antonio Vilani, originaire d'Émilie-Romagne, déjà diplômé, et qui désire revenir à Turin comme assistant à Polytechnique, demande à Pier Giorgio d'intercéder pour lui auprès du professeur Colonnetti. Le 27 juin 1923, Pier Giorgio lui écrit ainsi :

Très cher Villani. J'ai passé hier l'examen d'électrotechnique et je l'ai eu avec une note de 90/100. J'ai finalement pu parler aujourd'hui à Colonnetti pour toi... il m'a dit qu'ils sont en train d'examiner les assistants aujourd'hui en place, et il ne sait pas pour le moment ce qui sera décidé pour les nouveaux assistants. Il faut donc avoir de la patience pour l'instant et attendre jusqu'au 15 juillet, où Colonnetti me donnera de plus amples explications et clarifications sur les assistants qui seront nommés pour l'année à venir.

Beaucoup demandent de l'aide à Pier Giorgio pour des questions personnelles, car il est un canal privilégié pour atteindre son puissant père. C'est ce qui se produit pour Isidoro Bonini, qui veut se lancer comme pionnier dans l'agriculture en Amérique et qui demande à son ami d'intercéder auprès de son père pour avoir aide et conseils : « Tu fais bien de t'engager dans l'agriculture. Je présenterai ton programme à mon père, mais tu seras certainement applaudi, parce qu'il est très content lorsque l'on parle d'agriculture et dit toujours que l'avenir et la fortune de l'Italie reposent en effet dans l'agriculture »¹³.

Grâce à sa détermination obstinée, Pier Giorgio, au printemps

de 1925, voit se profiler devant lui la ligne d'arrivée tant désirée. « À partir du 1^{er} mai, j'ai l'intention de commencer mon mémoire pour en être, avec l'aide de Dieu, libéré en juillet et passer ainsi mon dernier été libre, pleinement libre¹⁴ » Il rejoindra en effet en juillet la pleine liberté, mais la liberté céleste.

Son programme est le suivant : commencer son mémoire et, entre-temps préparer l'« assommant » examen de technologie minière. Pour accomplir son projet, il écrit à Isidoro Bonini (14 avril 1925) : « Une fois arrivé à Turin, je serai mort pour tout le monde sauf pour la Conférence Saint-Vincent de Paul, et je travaillerai du matin au soir. » La charité, avant tout. Encore deux examens et le diplôme en octobre, pour concrétiser l'effort employé pour atteindre le but. En 1923, il imagine déjà comment fêter la victoire finale : « Je suis content d'avoir été au Monviso et, si je suis encore vivant, une autre année je souhaiterais m'entraîner dans cette région une quinzaine de jours pour pouvoir ensuite, le jour du diplôme, escalader le Cervin. » C'est ainsi qu'il aurait célébré le diplôme tant désiré : en se rendant sur le sommet pour chanter sa propre louange à Dieu, arriver sur le sommet de la montagne pour la victoire et la liberté, conclusion de cette escalade scolaire qui lui a tellement coûté. Mais la mort (impressionnant dans ses lettres au ton léger, le si fréquent « si je suis encore vivant »), arrive très vite et à l'improviste, le privant de ce succès pour lequel il a lutté avec tant de ténacité. Et pourtant, elle ne le prend pas par surprise, parce que sa lampe est allumée depuis longtemps sur le chemin de la vérité.

« Crois-moi, jour après jour on vieillit, et chaque jour qui passe, on a moins envie d'étudier... mais la pensée d'avoir mon diplôme me donne la force de continuer », dit-il à son ami

Antonio Severi dans une lettre envoyée de Pollone, en date du 17 avril 1924. Le 10 janvier, il écrit à un autre ami, Toniono Villani, après avoir visité les mines de la Ruhr, en Allemagne : « Dans deux ans, moi aussi, si Dieu me prête vie, je travaillerai dans la Ruhr. » Dans une autre lettre à un prêtre, il déclare : « Je serai ingénieur des mines pour pouvoir me donner plus encore au Christ au milieu des mineurs. Comme prêtre, je ne pourrai pas le faire, mais, comme laïc exemplaire et vraiment catholique, oui. »

Jamais superficiel, il ne se contente pas de visiter les mines de la Ruhr, mais il approfondit ses connaissances en d'autres lieux : Cologne, Silésie, Herzgebirge, Carrare, Oneta et Katowice, là où travaillera aussi le jeune Karol Wojtyła. C'est au cours de ce séjour en Allemagne que Pier Giorgio cesse d'envisager l'éventualité du sacerdoce et choisi de se spécialiser dans les mines : « Je veux, dans les mines, aider mon peuple et ceci, je peux mieux le faire comme laïc que comme prêtre, parce que chez nous les prêtres ne sont pas au contact du peuple », explique-t-il à Louise Rahner, la mère du fameux théologien Karl, chez qui il demeure un certain temps. Son aspiration est de devenir « mineur parmi les mineurs. »

Ainsi, selon ses plans, son choix peut avoir un énorme avantage, tout personnel : dissimuler plus efficacement sa vocation missionnaire aux yeux de ses proches. Nous savons avec certitude qu'il désire se rendre en Amérique du Sud, non seulement pour vivre, partager les risques et les fatigues des Indiens exploités dans les mines du Chili, de Bolivie et d'Argentine, mais aussi pour être missionnaire, annoncer ainsi la Bonne Nouvelle et porter l'Évangile parmi les pauvres. Servir Dieu dans l'homme est son grand idéal, et il est significatif que certains compagnons d'études de Pier Giorgio changent d'orientation dans leurs études à cause de lui, après avoir visité

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

été dotés par Dieu de beaucoup de grâces auxquelles nous avons, hélas, mal répondu ! Terrible constatation qui me tourmente le cerveau lorsque j'étudie, et je me demande parfois : est-ce que je continuerai à suivre la bonne route ? Aurais-je la chance de poursuivre jusqu'au bout ? J'en tremble et la foi qui m'a été donnée au baptême me suggère d'une voix sûre : « De toi-même, tu ne feras rien, mais si Dieu est pour toi au centre de tout, ton action ira alors jusqu'au bout de tout », et c'est bien cela que je voudrais faire ma devise de la phrase de saint Augustin : « Seigneur, notre cœur est sans repos tant qu'il ne demeure en toi. »

Pourtant, une à une, les amitiés terrestres produisent dans notre cœur des douleurs par l'éloignement de ceux que nous aimons, mais je voudrais que nous fissions un pacte qui ne connaisse ni frontières terrestres ni limites temporelles : l'union de la prière... lorsque tu viendras dans la ville où nous avons passé tant d'heures belles et joyeuses (qui ne reviendront probablement plus) au temps où nous étions libres de tout souci et où nous rions sans arrièrepensées. De telles heures, hélas ! ne reviendront jamais pour moi. Joyeux extérieurement, je le serai toujours... être catholique veut dire jeunes joyeux, mais, intérieurement, je donnerai libre cours à ma tristesse...

Pier Giorgio sent arriver sur lui l'âge adulte, il souffre terriblement de voir ses compagnons d'études et de montagne se disperser, chacun sur sa propre route, non par un sentiment puéril, mais à cause de sa conscience de l'existence, des « complications » de l'après, de ce qui doit venir :

La lutte est dure, mais il faut chercher à vaincre et à retrouver notre petite route de Damas pour pouvoir y marcher vers ce but où nous devons tous arriver. Encore un petit effort et moi aussi j'obtiendrai ce diplôme tant désiré, mais ensuite il y a un problème bien plus difficile à résoudre, sur lequel pèse toute notre responsabilité. Est-ce que je saurai résoudre ce problème ? Aurais-je la force d'y arriver ? Certes, la foi, unique ancre de salut, il faut s'y agripper fortement. Sans elle que serait toute notre vie ? Rien, ou mieux, elle serait dépensée inutilement parce que dans le monde, il n'y a que douleur et la douleur dans la foi est insupportable, tandis que la douleur alimentée par la petite flamme de la foi devient une belle chose parce qu'elle trempe l'âme pour la lutte. Aujourd'hui, dans la lutte, je ne peux que rendre grâce à Dieu qui a voulu, dans son infinie miséricorde, concéder à mon cœur cette

douleur afin qu'à travers les épines acérées, je retourne à une vie plus intérieure, plus spirituelle. J'avais vécu jusque-là trop matériellement et maintenant, il faut que je retrempe mon esprit pour les luttes futures, car à partir d'aujourd'hui chaque jour sera une nouvelle bataille à mener, et une nouvelle victoire à obtenir... (Lettre à Isidoro Bonini, 29 janvier 1925).

Homme d'action, il traduit en pratique la devise de sainte Catherine de Sienne : « *Il fare giova sempre* »⁵. Dans ses études, comme dans toute autre activité, y compris caritative, il se joue tout entier, comme dans le sport, en tant que membre du Club alpin et de *Giovane montagna*.

Dans les associations, Pier Giorgio donne. Dans la vie religieuse, comme affilié au Tiers Ordre dominicain, il reçoit. Pour atteindre la perfection de la vie chrétienne, Pier Giorgio reçoit avec d'autres jeunes, le 28 mai 1922, la vêtue dans le chœur de l'église Saint-Dominique de Turin, des mains du Père Arrighini. Sont présents avec lui, le père Martin Gilet, maître général de l'Ordre, le père Reginald Giuliani, le père Enrico Ibertis, et deux amis de Pier Giorgio, les frères Filippo et Francesco Robotti.

Le père Ibertis témoigne :

Pour nous tous ce fut une véritable surprise et un véritable motif d'étonnement de le voir dans le recueillement de la cérémonie de vêtue. Pour qui était continuellement habitué à le voir exploser dans son inimitable humour joyeux, ce fut comme d'être subitement plongé, du jour, dans l'obscurité totale de la nuit : ce fut, plus qu'une surprise, un renversement qui laissa apparaître une nature secrète, tenace et nouvelle⁶.

D'autres dominicains restent impressionnés : le jeune homme, la pipe ou le cigare à la bouche ressemble à un mystique. Religieux, amis, professeurs, pauvres, y compris les domestiques de sa maison, tous, sauf ses proches, sont fascinés par Pier Giorgio. Ils constatent la possibilité pour un chrétien de ne pas restreindre sa vie spirituelle aux seuls temps dédiés aux rites

liturgiques. Sa sainteté est vitale, vigoureuse, virile, privée d'adoucissement et pleine de force.

Le Père Mario Desiderio se souvient : « je fus frappé par le maintien, le sérieux et la dévotion d'un jeune homme, grand, robuste, élégamment vêtu et beau, qui prit le nom de frère Jérôme. Je me souviens aussi de la joie, de l'allégresse de ce jeune homme... le fracas fait à la sacristie avec ses camarades, à la fin de la cérémonie. On avait l'impression qu'ils allaient faire s'écrouler l'église, la sacristie et le couvent ! »⁷. La femme de chambre des Frassati, Ester Pignata, témoigne : « Sa mère lui criait beaucoup dessus, peut-être parce qu'elle était très nerveuse. Je me rappelle, par exemple, qu'avant d'entrer dans la salle à manger, le jeune monsieur faisait son signe de croix et disait ses prières et, de l'autre côté, sa mère l'appelait avec insistance : « Qu'est-ce que tu fais, Pier Giorgio ? Tu ne viens pas encore ? » Lui finissait sa prière ». Il ne voulait probablement pas se faire voir, parce qu'il aurait été réprimandé ou que les invités n'auraient pas compris.

La profession a lieu dans la chapelle de la Madonna delle Grazie à Saint-Dominique. Le Père Francesco Robotti est présent. Le visage de Pier Giorgio est marqué de larmes.

Saint Thomas, saint Augustin, saint Bernard, saint Paul, sainte Catherine de Sienne et Dante sont ses lectures préférées. Frère Jérôme pense, prie, espère comme un frère⁸. Il connaît à la perfection la règle du Tiers Ordre, est assidu à la rencontre mensuelle et, en plus du chapelet, récite quotidiennement l'office de la Sainte Vierge qu'il conserve tout le temps dans sa poche. Mais quand trouve-il le temps de prier ? Certains témoins racontent qu'ils l'ont vu plongé dans la prière même dans le tram ou marchant dans la rue.

Il aime et admire saint Thomas, maître de sagesse, qui a

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

par le pape.

Le nouvel assistant et, avec lui, les dirigeants et la base, comprennent que l'incident des télégrammes avait été utilisé comme prétexte pour changer ses orientations. Le Saint-Siège veut en premier lieu, tendre progressivement vers la centralisation de l'Action catholique et, par conséquent, vers une structure hiérarchique, pyramidale, avec la perte d'autonomie des diverses branches. On peut justifier un tel durcissement par la volonté de protéger les associations catholiques contre les violences fascistes, en les plaçant sous la tutelle plus directe des autorités ecclésiastiques, ainsi que l'exigence d'une majeure liberté d'action de la part du Vatican, en vue des manœuvres d'approches préconcordataires. Cela signifie rompre complètement les liens entre l'Action catholique et le Parti populaire qui, dans les derniers temps, a constitué la cible de la presse fasciste. La base de la FUCI se rend compte des pressions que le régime fait peser en réalité sur le monde catholique, limitant ses espaces d'autonomie et diminuant la démocratie interne, dans l'intention de préparer un éventuel accord du fascisme avec l'Église.

Écoutons le témoignage d'un membre de Pise à don Luigi Piastrelli :

J'ai toujours été et je serais toujours discipliné envers la hiérarchie. Je ne sors pas et ne sortirai jamais du cercle de la légalité ; j'aime – c'est la parole exacte – ceux qui prennent soin de mon élévation culturelle et religieuse et qui, d'une façon ou d'une autre, travaillent avec moi pour la foi. Ceci dit, je ne peux m'empêcher de pleurer sur les ruines futures de nos organisations alors qu'elles ne cessent de se « fasciser » davantage ! Il faut donc être clair et ne rien se cacher ; on veut arriver à la religion d'État par l'idolâtrie de l'État et non avec l'Église catholique ; cela servira bien à cette fin, mais... !⁴

C'est pour ces raisons, et dans ce climat tendu, que la nomination de Don Montini, à peine âgé de vingt-huit ans, est

accueillie avec beaucoup de froideur, et même de méfiance. Il est « l'homme du Vatican », et tous se méfient de lui. Dès le départ, le nouvel assistant se propose de vaincre les réticences de son prédécesseur, en lui faisant comprendre qu'il veut trouver en lui un collaborateur, un maître et surtout un ami. Il cherche à alléger l'atmosphère chargée de doutes à son encontre, par ces rencontres personnelles, mais aussi par des circulaires, assurant que les nouveaux dirigeants n'ont absolument pas l'intention de rompre avec la tradition et insistant sur la volonté de trouver un terrain d'entente et de travail commun au-delà des jugements sur les personnes. Montini n'est pas l'homme de la rupture avec le passé, mais introduit une féconde nouveauté : l'amitié comme style de vie entre laïcs chrétiens, élément commun avec Pier Giorgio, une amitié qui doit aller, comme il l'exprime dans une lettre chaleureuse pour la journée de la FUCI de 1927, « des hommes vers le monde ». Tel est le secret, mis en œuvre par Pier Giorgio, du dialogue avec le monde moderne : une continuelle tension d'amour, comme le dit Yves Congar pour expliquer les efforts continuels de Montini au cours de son existence consacrée au service de l'Église et du peuple de Dieu.

La méfiance se transforme vite chez les étudiants en applaudissements pour un Don Montini qui conçoit l'université comme une communauté de recherche, un lieu de rencontre et non de conquête, ressentant un profond respect pour le milieu universitaire et pour la laïcité de la culture, et un désir ardent et continu de la vérité.

C'est une présence sacerdotale différente de celle de ses prédécesseurs qui se dessine. Il se fait, entre autres, animateur de nombreuses initiatives culturelles, cherchant toujours à proposer et non à imposer, même s'il donne une direction précise aux orientations du mouvement.

Dans la seconde moitié des années vingt, la vie des

universités commence à devenir plus difficile à cause des GUF (Jeunes universitaires fascistes). Après le concordat, ces derniers tentent de se rapprocher des universitaires catholiques. Montini, opposé comme Pier Giorgio à toute forme de compromis, répond dans un article publié dans la revue du mouvement *Azione fuciana* [Action de la FUCI] : « Paroles aux membres. Paroles bonnes après de grands faits ». Il interprète les accords du Latran comme un rideau de défense derrière lequel se protéger permettant de s'occuper de l'objectif réel de l'Église, le salut chrétien.

Dans la proposition culturelle et formative de Mgr Montini, la culture perd son caractère exclusivement apologétique pour devenir un instrument de dialogue, de confrontation et non de conquête. Il donne beaucoup d'importance au rôle culturel des laïcs et insiste sur le fait que la formation intellectuelle des étudiants ne doit plus être le monopole exclusif des assistants ecclésiastiques, mais que la culture a un rôle principalement formateur, comme découverte de la « vocation intellectuelle ».

La Fédération, par son caractère universitaire et cultivé, est considérée comme un obstacle à la diffusion du fascisme. Par conséquent, ses locaux sont saccagés, des membres sont agressés pendant les manifestations et de graves accusations sont portées contre ses responsables⁵.

Le dialogue entre le monde moderne et la culture, est le fil conducteur qui a accompagné tout le parcours terrestre et spirituel de Monseigneur Montini. Il trouve ses racines dans une tension permanente entre compréhension et amour. Sa profonde exigence d'amour, d'amitié avec l'homme dans ses différents visages est exprimée avec force et lucidité dans une lettre intense adressée aux dirigeants de la Fédération en 1927 : « Nous ignorons le monde qui nous entoure, qui marche à nos côtés

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'une seule jambe pour entretenir sa mère et son petit frère. Pier Giorgio l'accompagne et arrivant à l'heure du déjeuner, sur leur table, il ne voit rien alors que la cuisinière est éteinte. Il achète à manger et commande un stère de bois chez le charbonnier. À partir de là, cette famille prend place dans ses fiches, le memento de sa charité. C'est seulement après la mort de Pier Giorgio, en voyant sa photo sur un journal, que la mère des deux enfants découvre que leur jeune bienfaiteur était le fils du sénateur Alfredo Frassati. C'est lui qui avait aussi désengagé du Mont-de-piété ses deux boucles d'oreilles, les lui rapportant dans une petite boîte, offert au plus jeune des garçons un nouveau costume pour sa première communion et un brassard pour sa confirmation.

En entrant dans les misérables demeures, Pier Giorgio est extrêmement respectueux. Il enlève son chapeau et serre la main des pauvres avec respect. Il s'intéresse d'abord à leur état de santé, à leurs problèmes et parle ensuite de foi, d'espérance et de Dieu.

Détaché des richesses et indifférent à ses propres besoins, son père, interrogé au moment du procès de béatification de son fils, déclarera : « Quant à son détachement de tout ce qui pouvait être richesses, je peux affirmer qu'il était complet et qu'il était complètement désintéressé. »

Il se préoccupe aussi de l'école et inscrit plusieurs fois des enfants dans des écoles privées, mais son attention est principalement tournée vers les malades :

Qui assiste les malades – affirme-t-il – est presque toujours bienheureux parce qu'il est difficile de supporter les maladies des autres avec les mille besoins et les mille ennuis qui les accompagnent. Il faut y penser, il faut faire notre devoir auprès de ces personnes qui ne peuvent se procurer ni médicaments ni médecins. Nous devons nous rappeler à chaque instant qu'il y a dans le monde des êtres plus malchanceux que nous, subissant des

douleurs et des malheurs plus grands que les nôtres, privés de toute joie, de tout sourire et envers lesquels nous avons des obligations et de graves devoirs.

Avec ses malades, il se comporte comme une infirmière et parfois même comme un médecin. Il fréquente régulièrement l'hôpital San Lazzaro pour les lépreux et le Cottolengo pour les incurables. Il passe dans les couloirs avec une charité visible et assurée. Il console les patients qui, en le reconnaissant, sont contents de le voir. Il apporte des gâteaux, de l'argent et des vêtements. Il nourrit les enfants sourds, aveugles et muets, et il s'approche d'eux avec beaucoup d'attention, remplissant chaque geste d'amour et d'humilité. Il a l'habitude de voyager en troisième classe « parce que, dit-il, il n'y en a pas de quatrième », et l'argent du voyage qu'il économise va dans les poches des pauvres, comme mille autres épargnes.

Pour son vingt-quatrième anniversaire, Pier Giorgio emploie les cinq mille liras que son père lui a offertes pour lancer une conférence Saint Vincent de Paul dans sa paroisse de la Crocetta. Il collectionne aussi les dettes envers les pauvres, comme l'affirme sa sœur : « Étant donné notre éducation et notre manière de vivre, il montrait avant tout un sacré courage. Il transgressait un principe considéré comme sacré, celui du « péril » des dettes qui, sur l'échelle morale de notre père, avoisinait, sinon la malhonnêteté, du moins le sommet de l'irresponsabilité. Et puis où allait la dignité familiale ?¹¹ »

Pour commémorer le cinquantième anniversaire de la naissance de Pier Giorgio, voici comment s'exprime l'universitaire et écrivain catholique Giuseppe Lazzati :

Abasourdis, les gens – à commencer par ses propres parents – voyaient ce jeune homme à qui rien ne semblait manquer pour devenir un champion de mondanité... traîner dans les rues de Turin des charrettes pleines du mobilier des pauvres à la recherche de logements, transpirant sous le poids de gros

paquets mal ficelés, et entrer dans les maisons les plus sordides, où souvent misère et vice se donnent la main, sous les yeux hypocritement scandalisés d'un monde qui ne faisait rien pour l'aider à en sortir ; et se faire, avec une surprenante humilité... quêteur pour ses pauvres et, pour eux, en être réduit à rentrer à la maison à point d'heure faute d'avoir même les quelques centimes suffisant pour un billet de tram.

Il sait bien que la charité est avant tout une question de justice sociale, et pour cela il donne avec joie, mais il désire plus encore mettre les pauvres en condition de travailler pour se rendre autonomes.

Sa charité dérive d'une religiosité opérante. Il agit concrètement, pour les besoins matériels des personnes et des familles, mais aussi sur les âmes, comme il arrive à beaucoup. Italia Nebbia, marchande de tabac sur le corso Vercelli, qui assiste souvent aux transports de paquets pour les pauvres effectués par Pier Giorgio et ses amis, laisse ce témoignage :

Intrigué, je me mis à regarder, et je notais que l'un de ces jeunes, descendu de la voiture décapotable, prenait deux paquets sous les aisselles et deux dans les mains et les portait quelque part. De temps à autre, il revenait, apportait d'autres paquets et disparaissait. Un jour, il entra dans la boutique et me chargea de remettre un paquet à une famille absente. Il me dit qu'il aurait préféré le porter lui-même pour transmettre un peu de courage et chercher à donner l'espérance. Il dit aussi que les choses changeraient, en offrant en attendant sa souffrance à Dieu et en allant à la messe. Je lui précisais que je ne pouvais pas inviter les autres à aller à la messe parce que je n'y allais pas moi-même, et que je ne pensais jamais à Dieu. Nous parlâmes de ces choses-là. Il finit par me convaincre en me disant que si je n'y allais pas pour moi, je devais au moins y aller pour mon enfant.

Le dimanche suivant j'allais à la messe et je fus touchée par l'explication de l'Évangile. Je commençais moi aussi à dire de bonnes paroles aux familles à qui je portais les paquets. J'appris par mon mari que ce jeune homme était le fils du directeur de *La Stampa* et que, à Pollone, il était attendu par les pauvres auxquels il faisait tant de bien¹².

Même dans sa propre famille, il s'engage dans l'apostolat,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Avvanti !, le journal dont le socialiste Benito Mussolini deviendra plus tard le directeur. Pendant la Première Guerre mondiale, Gramsci demeure fidèle au courant intransigeant, soutenant la nécessité de préparer des débouchés révolutionnaires à la crise provoquée par la guerre.

En 1919, les ouvriers métallurgistes conquièrent les « huit heures » et, en avril, Gramsci, Tasca, Toligatti et Terracini décident de fonder la revue *Ordine nuovo*, revue hebdomadaire de culture socialiste. Le premier numéro sort le 1^{er} mai. Le siège de la revue se trouve dans le même immeuble que *Avvanti !*, via Arcivescovado, et Gramsci en est le secrétaire de rédaction. En 1922, il se rend à Moscou pour représenter le PCI à la Troisième Internationale. En 1924, après un long affrontement avec les positions extrémistes du secrétaire général Bordiga, il le remplace à la tête du parti et est élu député. Les thèses de Gramsci, autour desquelles se formera le futur noyau dirigeant du parti, sont approuvées en 1928 au congrès de Lyon, et marquent la défaite définitive de Bordiga et la bolchévisation complète du parti.

Gramsci et Gobetti sont des opposants intransigeants au régime fasciste. Le premier trouvera la mort après des années d'emprisonnement commencées en 1926 avec d'autres dirigeants communistes, et le second mourra en exil des suites d'une agression fasciste.

On assiste pendant cette période à une intensification du processus de renouveau entamé par les catholiques, grâce aussi à la stimulante présence de la réalité industrielle du nord de l'Italie et à un prolétariat ouvrier uni et combatif.

La montée puis la prise du pouvoir par les fascistes provoquent des divergences à l'intérieur du mouvement catholique.

La présence sur la scène turinoise elle-même d'une réalité ouvrière massive semble ne pas avoir compté pour rien dans les choix de la hiérarchie ecclésiastique. Ceux-ci, dans une catholicité où « foi » et « idéologie » étaient fortement entremêlées, s'incarnaient presque immédiatement sur le plan politique, avant même de se traduire en un projet cohérent de rénovation sur le plan pastoral et religieux. Le processus qui aboutit à l'alliance du monde catholique avec le fascisme connu à Turin des périodes différentes, des moments de tension notables et de conflits internes qu'il ne faut pas sousévaluer... les groupes qui l'emportèrent apportèrent au régime un appui massif, mais il n'est pas sans signification, pour comprendre réellement les événements qui suivirent, que ceux-ci cherchèrent à conserver un contrôle autonome des classes populaires présentes dans le mouvement catholique. Cela permet, d'un côté, de délimiter à l'avance l'espace et explique les limites de l'antifascisme catholique, à l'intérieur ou, mieux, à l'ombre des institutions, et, de l'autre, de mieux comprendre la naissance de la Démocratie chrétienne, sur de très larges bases, dans l'après-guerre⁹.

Pier Giorgio, dans l'immédiat après-guerre, entre en contact avec le Parti populaire qui dans la ville, constitue une force politique minoritaire, face à un robuste mouvement ouvrier organisé dans le Parti socialiste et une bourgeoisie solidement enracinée dans le libéralisme. Aux élections de novembre 1919, le Parti populaire obtient 8 842 voix (11,2 %) contre 18 873 aux divers regroupements libéraux et 47 589 aux socialistes.

Le Parti populaire, né en 1919, agit dans le champ social en s'appuyant sur un arrière-pays solidement catholique et plusieurs atouts : une structure ecclésiastique qui, par la voie hiérarchique, est liée à un organisme international et, à travers l'organisation paroissiale, étendait ses ramifications dans les villes du diocèse. Il est en outre proche d'organes de presse, dont un quotidien, *Il Momento*, souvent fréquenté par Pier Giorgio et plus proche de lui que *La Stampa* de son père, quelques hebdomadaires et une myriade de feuillets et de bulletins paroissiaux. Ne manquent ni un réseau bancaire très diffus ni un syndicat suffisamment uni et combatif.

L'engagement politique et l'adhésion de Pier Giorgio au Parti populaire visent un objectif très clair : la conquête historique d'un jugement chrétien sur l'histoire et son action dans le monde pour en modifier la négativité et les injustices. En ce sens, le Parti populaire est de plein droit une branche de l'Action catholique. En toute logique, Pier Giorgio ne conçoit pas de différence entre vie et foi. Tout entre, pour lui, dans ce plan existentiel appelé « royaume de Dieu » : « il n'est pas concevable que le chrétien adopte, en politique, en économie, dans les rapports sociaux, des paramètres autres que ceux de l'Évangile¹⁰. »

Pier Giorgio est fier d'appartenir à l'Action catholique, comme d'être inscrit au Parti populaire. De même qu'il ne conçoit pas que le Parti puisse être détaché des sources spirituelles qui animent l'Action catholique, il estime évident que les fins concrètes du mouvement catholique ne peuvent être différentes des fins suggérées par le message évangélique. C'est pourquoi ses jugements sur les deux mouvements finissent par n'en faire qu'un. Don Luigi Sturzo est son maître dans les deux cas, et il est désormais certain pour lui que la véritable démocratie réside dans l'Évangile et que, « le christianisme a toujours besoin, pour se maintenir, de la complémentarité entre le ciel et la terre¹¹ ».

Son amour pour l'Église et la cause catholique est perceptible lorsqu'il se fait le propagandiste du journal *Il Momento*, concurrent du journal de son père. Ce ne doit pas être pour celui-ci une véritable joie que de voir dans la rue son propre fils soutenir un autre journal. On peut comprendre aussi l'agacement d'Alfredo Frassati face à son fils qui, nourri par *La Stampa*, va ensuite faire de la publicité pour *Il Momento* : « Cela veut dire que lorsque tu auras faim tu iras manger au *Momento* »¹².

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

même de la politique, à l'occasion. C'est pour cette raison qu'il adhère au Parti populaire : car il trouva en don Sturzo un leader politique qui écrit et parle enfin de Jésus-Christ.

Il affirmait son point de vue avec la plus grande force et la plus grande assurance, et le défend jusqu'au bout. Dans une lettre à Antonio Villani, du 19 novembre 192, il déclare :

J'ai jeté un regard sur le discours de Mussolini, et tout mon sang bouillait dans mes veines. Crois-moi, j'ai été déçu par l'attitude des « populaires ». Où est le beau programme, où est la foi qui animait nos hommes ? Hélas, lorsqu'il s'agit de monter vers les honneurs de ce monde, les hommes piétinent leur propre conscience.

Le 6 avril 1924, les élections se déroulent dans un climat de forte intimidation et se concluent par la victoire de la « grande liste nationale » (fascistes, nationalistes, de nombreux libéraux et certains catholiques) sur l'opposition (Parti populaire, Parti socialiste et Parti communiste). Les partis constitutionnels se limitent à être la conscience éthique de la nation et ne se battent plus désormais que dans les journaux. Mais 9 % de « populaires » constituent encore une perturbation, et quelle perturbation ! Dans la nuit du 7 au 8 avril, trois cents chemises noires envahissent le presbytère de Sandrigo, dans la province de Vicenza, et le curé est passé à tabac. L'évêque du lieu, Mgr Rodolfi envoie un télégramme à Mussolini, puis se rend sur place et « excommunie » les responsables.

Alfredo Frassati écrit dans *La Stampa*, le 30 octobre 1920 : « Fascisme et bolchevisme sont des termes désormais corrélatifs. L'un a engendré l'autre, et tous les deux ont provoqué et provoquent aujourd'hui la ruine de la patrie. Aujourd'hui, les fascistes se présentent comme des sauveurs face au bolchevisme. Mais on ne soigne pas une folie par une autre folie. Il faut éradiquer le fascisme, cause première, si on veut que le bolchevisme disparaisse. » « Rien ne nous répugne davantage

que la violence sous couvert de droit » (*La Stampa*, 12 janvier 1923).

En 1924, Giacomo Matteotti dénonce devant le Parlement la violence et les fraudes électorales perpétrées par les fascistes pendant les élections. Enlevé par quelques fascistes, le 10 juin, à Rome, son cadavre est retrouvé le 16 août dans un bois, près de la Via Flaminia, à une vingtaine de kilomètres de la ville. Les auteurs de l'assassinat sont un milicien toscan, Amerigo Dumini, des membres de l'association des « Arditi » (anciens combattants) de Milan, Albino Volpi, Giuseppe Viola, Augusto Malacria et Amleto Poveromo, tandis que la voiture qui a servi pour l'enlèvement appartient à Filippo Filippelli, directeur du journal *Il Corriere italiano*.

Par réaction, au lendemain de l'enlèvement du député socialiste réformiste, les mouvements d'opposition antifascistes quittent les assemblées, se retirent sur l'Aventin, réclament la dissolution de la « Milice des volontaires pour la sécurité nationale » et appellent au rétablissement de l'autorité de la loi. Il s'agit d'affaiblir le gouvernement fasciste en gênant l'activité parlementaire et en le contraignant ainsi à la démission. Mais tous les antifascistes ne participent pas à ce « retrait sur l'Aventin ». Les communistes, par exemple, se dissocient de l'initiative en considérant qu'il s'agit d'une renonciation à la lutte. Malgré une féroce campagne de la presse d'opposition, et les difficultés de Mussolini après la découverte du corps de Matteotti, la faiblesse de ses adversaires et l'amélioration de la situation économique du pays permettent au gouvernement de reprendre la situation en main, en éliminant en peu de temps tout type d'opposition.

Lisons ce que Pier Giorgio écrit onze jours après l'enlèvement de Matteotti (lettre à Antonio Villani, de Turin, le 21 juin 1924) :

Dans ces moments-là, alors que tout le mal se révèle dans ses aspects les plus nauséabonds, je reste dans le souvenir des jours passés ensemble. Je me rappelle des premières élections de l'après-guerre, l'arrivée du fascisme, et je me souviens maintenant que nous n'avons jamais été un seul instant de notre vie passée pour le fascisme, mais que nous avons toujours combattu contre ce fléau de l'Italie, et maintenant que ce parti va vers la ruine, nous pouvons rendre grâce à Dieu qu'il ait voulu se servir du pauvre député Matteotti pour démasquer à la face du monde entier l'infamie et les saletés qui se cachaient sous les faisceaux...

Inflexible et rigoureux, il affronte l'ennemi avec courage, mais aussi ses amis qui n'ont pas sa droiture et sa sûreté de jugement. Le cercle Balbo décide de sortir son drapeau pour rendre hommage à Mussolini en visite à Turin...

Au dirigeant de la FUCI et de l'Action catholique responsable du cercle Guardia Riva, il exprime sa profonde désapprobation, en lui remettant sa démission (24 octobre 1924).

Je suis vraiment indigné que tu aies exposé le drapeau que, tant de fois, malgré mon indignité, j'ai porté dans les processions, afin de rendre hommage à celui qui détruit les œuvres catholiques, ne mets aucun frein aux fascistes et laisse assassiner les ministres de Dieu comme don Minzoni, etc., qui laisse faire d'autres cochonneries tout en cherchant à couvrir ces méfaits en replaçant le crucifix dans les écoles, etc.

Je prends toutes mes responsabilités et j'ai malheureusement enlevé ce drapeau trop tard. Je te présente maintenant ma démission irrévocable. Je continuerai, avec la grâce de Dieu, en dehors du cercle, même si cela me cause beaucoup de peine, et je ferai le peu que je peux pour la cause chrétienne et pour la paix du Christ.

Je désire que cette lettre, écrite en vitesse, mais venant du plus profond de mon âme, soit lue à la prochaine réunion. Avec ma profonde estime. Pier Giorgio Frassati.

Après l'incident du drapeau, Pier Giorgio et Giovanni Maria Bertini se rendent auprès de Monseigneur Giovanni Battista Pinardi, antifasciste notoire, pour solliciter son avis. Celui-ci

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les mains de Dieu, et rien ne pourrait aller mieux ».

Pier Giorgio et Beltramo se rencontrent dans la Section de la Terreur, très actives pour les blagues, et dont la définition est : « *Terror omnia vincit* » [la terreur vainc tout]. Les sous-sections sont dénommées selon les lieux où se trouvent les « Types louches » : Acquatica (Aquatique), Talpinistica (si, par exemple, Pier Giorgio se trouve à Pollone pour réviser ses examens), Alpinistica ou Centro (Turin).

On organise régulièrement des excursions en montagne. Les lettres se transforment en proclamations qui se concluent toujours par de « terribles baisers », ou « mille coups de canons terroristes : Boum ! Boum ! » Un exemple parmi tant d'autres. Il s'agit d'une lettre écrite à Pollone, le jour de la fête de la Madone d'Oropa (31 août 1924), « 124^e jour de l'ère non fasciste ». Le bienheureux est particulièrement dévot de cette Madone, et n'oublie jamais, lorsqu'il est à Pollone, de fréquenter régulièrement son majestueux et monumental sanctuaire :

Troisième jour du cinquième mois, première année.

Société « Types louches ».

Département : « Agités ».

Section : « Terreur ».

Sous-section : « Taupine ».

Proclamation : à la future aile de la Terreur, citoyen Perrault, un coup de bombe !

Nous avons éprouvé une grande secousse à recevoir votre carte postale, digne de la Terreur, un frisson terrorisant a parcouru toutes les fibres de notre corps, et un grand désir s'est emparé de nous : celui de pouvoir correctement vous remercier de votre carte géniale.

Nous apprenons par notre sœur, que l'« Anglaise », qui est aussi une

éminente directrice des excursions, a abandonné les glaces perdues et les vertigineuses cimes escarpées pour retourner dans la riante Mondovi. Pourtant, nous apprenons aussi qu'elle a, malgré la tourmente, comme une brave « alpine », se conformant aux commandements « alpins », affronté la roche de l'Aiguille du Midi, en réussissant à vaincre toutes les difficultés. Heureuse, celle qui n'a pas à étudier et qui peut se dédier à la montagne. Il ne nous reste plus à nous pour le moment qu'à admirer ses prouesses et les photos plutôt belles. Mais nous avons dans le cœur une grande espérance et un but à conquérir [l'ascension de la Grivola] et nous écrivons alors à la directrice des excursions que nous aussi nous avons fait quelque chose. Nous attendons confiants votre proclamation promise et maintenant, ô grand Perrault, recevez une fraternelle et terroriste étreinte de Robespierre.

Et lorsque le sommet de la Grivola est conquis, il écrit à la fin de sa proclamation : *Terror omnia vincit : Grivola victa est* [la terreur vainc tout. La Grivola est vaincue].

Pier Giorgio éprouve beaucoup d'angoisse et de tristesse à l'idée de la désagrégation de la Société des Types louches, une séparation due à un cas de force majeure : chacun se doit d'emprunter son propre chemin, et par là, la joie de la jeunesse s'en ira. Conscient de la vie, il considère la période étudiante trop belle et trop brève. Un fait irréversible qui lui cause beaucoup de souffrance et d'amertume. Alors, comme toujours, il s'attache à la foi, seule ancre de salut, capable d'adoucir les souffrances et sur laquelle il fonde le principe même de l'amitié, dont les liens peuvent être encore maintenus, malgré le temps, grâce à la prière. La Société des Types louches se transforme en Société de la prière : la foi, dit Pier Giorgio, « nous a accompagnés dans de belles excursions, et fait en sorte que notre société soit fondée sur des bases granitiques. C'est l'unique réconfort que nous éprouvons dans la douleur d'avoir à nous séparer. Si nous n'avions pas cette espérance, comment pourrions-nous encore vivre, lorsque nous voyons que toute joie

humaine engendre une douleur ? »

Il écrit à Laura Hidalgo, depuis Forte dei Marmi où il se trouve, le 11 août 1924 :

Quand je pense à notre Société destinée à se défaire misérablement comme toutes les choses de cette terre, un sentiment de regret ; adieu, les belles excursions en montagne, sans Perrault que fera Robespierre ? Il demeure cependant un lien qui, nous l'espérons, par la grâce de Dieu, lie sur cette terre et sur l'autre tous les Types louches : ce lien sacré est la foi, le seul lien puissant, seule base sûre. Sans elle, on ne peut rien entreprendre. Et cette foi que nous avons reçue au saint baptême, et qui nous a tenu compagnie dans nos belles randonnées en montagne, nous espérons qu'elle nous accompagnera jusqu'au dernier jour de notre voyage terrestre, et nous serve de lien, par le moyen de la prière, à cimenter spirituellement, tous les Types louches dispersés sur la surface de la terre.

Son souhait s'est également réalisé depuis dans les nouvelles générations, grâce aux Sociétés des types louches répandues à travers le monde. Laura Hidalgo témoigne :

Un samedi soir... nous montions de Oulx à Sauze, où nous devions passer la nuit, avant de poursuivre le jour suivant vers la Kindl. Je lui demandais s'il y avait la messe tôt le matin à Sauze « parce que je dois communier ». « Tu dois, comment est-ce possible ? », me demanda-t-il. « Demain, c'est la fête de l'une de nos saintes patron-nes. » « Autrement, tu ne communierais pas ? Alors, pourquoi dis-tu "je dois". » Je compris, parce que tant de fois il m'avait parlé de cela, et je lui répondis en plaisantant : « Tu sais très bien ce que je pense et dans quel sens j'ai dit cela. » « Je sais, mais cela me déplait quand même », répondit-il avec l'air assez sérieux.

Ces randonnées en montagne, si joyeuses et riches de foi, sont égayées par les chants des « types louches », et plus forte, que toutes les autres, on entend la voix de baryton, fausse, du bienheureux. Certains ont essayé de le dissuader : « Frassati, comme tu chantes mal ! », mais lui, répond avec un sourire : « Tant pis, l'important, c'est de chanter ! » Allégresse et bonne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pier Giorgio se sent désespérément impuissant. À son ami Willibald Leitgeb, il précise que les catholiques en Italie ont perdu leur liberté et ils regardent le soutien que le gouvernement italien offre à la France « le cœur sanglant ». Il est pourtant sûr que Dieu récompensera l'Allemagne de ses dures souffrances. Les mains liées, il ne peut rien faire d'autre que d'aider directement les pauvres et, en particulier, les enfants de Berlin.

L'identité chrétienne est pour le bienheureux un sceau de vie à porter au-delà des frontières de sa propre patrie, comme il le montre en Allemagne et dans ses déclarations publiques de soutien à la cause du peuple irlandais où il demande « l'indépendance de sa terre et de son esprit ». Il rejoint aussi l'Association internationale *Pax romana*, qui réunit les étudiants catholiques de toutes les nations : l'Internationale de l'Église face à l'Internationale communiste.

Pier Giorgio participe activement aux actions sociales et caritatives allemandes et, malgré l'éloignement de sa terre, il lui semble retrouver beaucoup d'éléments en commun avec sa vie d'étudiant engagé dans le tissu social. Son intégration au sein du peuple allemand est grande comme en témoigne ce qu'il écrit le 23 janvier 1923 à son amie Maria Fischer, de Vienne, rencontrée au congrès de *Pax romana* à Vienne : « Moi qui ai beaucoup voyagé à travers l'Allemagne, j'admire aujourd'hui plus que jamais l'attitude des Allemands. Aujourd'hui, le peuple allemand est, pour toutes les nations, un exemple d'authentique amour de la patrie et de sérieux. »

Pier Giorgio renonce au sacerdoce en Allemagne, grâce au Père Sonneschein, qui lui fait connaître beaucoup de familles nécessiteuses. Le jeune bienheureux demeure profondément frappé par la liberté avec laquelle le prêtre allemand agit au milieu des pauvres, à la différence du formalisme assez détaché avec lequel les prêtres italiens s'adressent à eux. En terre

étrangère, il comprend qu'il doit rester laïc, et exercer son apostolat chrétien parmi les gens, parmi les pauvres en biens et en esprit.

À Mademoiselle Fischer, l'« ami de l'Allemagne », comme il se définit lui-même, envoie plus de quatre-vingt-dix mille couronnes, économisées sur son voyage précédent en terre allemande, en la priant de les utiliser selon les besoins de sa famille et de ses connaissances, en spécifiant : « Mon nom doit rester secret. » À Vienne, comme dans beaucoup d'autres villes d'Autriche et d'Allemagne, le taux de chômage et d'inflation est impressionnant. Des femmes et des enfants vivent sans toit, en proie à la faim et au désespoir, et le bienheureux participe de ces misères et ces privations. Pier Giorgio porte son élan de charité également en terre étrangère, dans les milieux qui « ne comptent pas » : « Son nom comme sa personne étaient inconnus ou quasiment, alors qu'on parlait beaucoup de sa sœur comme de celle qui tenait en main les rênes mondaines de l'ambassade »⁹.

Il s'intègre parfaitement à la société catholique allemande, réussissant ainsi à établir des rapports humains et d'amitié intenses. Il boit de la bière avec les autres. Il s'est acheté une « pipe de chambre », appelée aussi « pipe d'étudiant », d'un mètre de long, coûtant quinze lires italiennes, qui « se fume commodément lorsqu'on veut étudier ». Il écrit presque tous les jours à sa mère, en précisant : « J'ai pu entendre avec grande joie la voix de mon cher papa. »

Son père rencontre Benito Mussolini en mars 1922, l'année de la marche sur Rome. L'ambassadeur écrit :

Au printemps de 1922, mon attaché de presse m'avertit que le correspondant à Berlin du *Popolo d'Italia*, sur ordre de Mussolini venu dans la capitale, demandait audience. La polémique menée contre moi par Mussolini n'avait jamais été tendre, et ses partisans, avant et pendant le fascisme, m'ont toujours fait l'honneur de me compter parmi les personnes qu'il fallait

« retirer de la circulation en tant qu'offenses permanentes au sentiment national, telles qu'Albertini, Amendola, Frassati, Struzo, Turati, Giovanni Conti, De Gasperi, par le rétablissement en l'Italie de la peine de mort dont les républiques libres d'Europe et d'Amérique font un usage tellement avantageux. » Je confesse que ce ne fut pas pour moi un grand plaisir de rencontrer Mussolini, mais je compris tout de suite qu'il fallait oublier tous les sentiments personnels. Mussolini vint, et nous eûmes une longue conversation. Il me demanda quelle était la situation en Allemagne, et je lui fis une synthèse de mes rapports... situation grave aux conséquences catastrophiques, tant sur le plan économique que politique¹⁰.

En forte opposition avec credo belliciste mussolinien, *La Stampa* de Frassati est l'unique quotidien italien à s'opposer à Mussolini. Plein de remords brûlants, l'ambassadeur se lamente auprès de sa femme de son impuissance face aux dramatiques événements qui affectent l'Allemagne : « C'est une ingratitude plus mesquine de prévoir la catastrophe et d'avoir conscience de ne pas avoir pu la retarder d'une seconde, ou l'alléger d'un millième de gramme. »

Le triste panorama allemand n'interdit pas les activités culturelles. Berlin est le centre européen du théâtre, centre où œuvre le grand metteur en scène Max Reinhard, créateur du festival de Salzbourg avec Hofmannsthal.

La littérature et le théâtre des années vingt offrent au monde des chefs-d'œuvre indépassables : Bertolt Brecht, Luigi Pirandello, James Joyce, Ernest Hemingway, Marcel Proust, Thomas Mann et Italo Svevo... aucune autre décennie ne peut se vanter d'avoir compté tant de maîtres, dont certaines œuvres n'ont été publiées que plus tard, comme les *Cantos* de l'américain Ezra Pound et les romans du pragois Franz Kafka, écrivain de l'insécurité et de l'impuissance de l'individu dans un monde absurde et incontrôlable.

Au début du premier conflit mondial, Hermann Hesse avait été l'un des rares écrivains de langue allemande à lutter avec

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prier Dieu pour qu'il me donne la force chrétienne pour supporter sereinement et, à elle, tout le bonheur terrestre et la force d'atteindre la Fin pour laquelle nous avons été créés.

Le jour où tu as eu ton diplôme, j'ai éprouvé combien sont vraies les paroles de saint Augustin : « Tu nous as faits, Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose en toi. » En fait, stupide est celui qui poursuit les joies du monde, car elles sont seulement passagères et engendrent des douleurs, tandis que l'unique joie véritable est celle que nous donne la foi, et les compagnons aimés spécialement à travers ce lien puissant resteront toujours unis, même si les contingences de la vie les déménagent loin. Ainsi, elle sera toujours pour moi une bonne amie qui, connue dans les années périlleuses de la vie, m'aura permis de continuer sur la voie droite vers le But.

Modane, 28 décembre 1924

Son amour pour Laura, les choix professionnels entrepris par ses amis, prompts à être « déménagés » bien loin, et, enfin, la fin prochaine de ses études coïncident. Trois réalités qui attristent son existence, comme il apparaît dans une lettre douloureuse envoyée à son ami Gian Marin Bertini, le 29 juillet 1925, afin de lui confier les souffrances que son cœur doit affronter :

J'ai besoin de prières parce que je passe une période critique de ma vie. Tu le sais, je suis à la veille d'abandonner la vie d'étudiant, belle parce que sans soucis, pour entreprendre la difficile ascension de la vie, voie, hélas, assez dure depuis que, en moi, quelque chose a changé, quelque chose qui annonce un orage très brutal.

Laura est la cause de l'orage.

La dernière excursion à Ciamarella m'a laissé un souvenir bon et triste, des sentiments qui alternent indéfiniment en moi. Je crois malheureusement que ce sera la dernière que je ferai avec la Compagnie, et cela provoque en moi une petite douleur, parce que je m'étais beaucoup attaché, et aussi pour des raisons que tu connais bien. Mais si je dois en arriver à ce pas extrême, je le ferai non sans un certain regret de ma part. La seule chose que je désire est qu'elle améliore rapidement sa situation et vive heureuse pour toujours. Mon album de photo sera pour moi un souvenir triste de ma vie. Mais, de toute façon, j'affronterai les aspérités, je l'espère, en me préparant dans la prière et

dans l'espérance à passer un jour ou l'autre dans une vie meilleure. Ma maladie est telle qu'aucune intervention humaine ne pourra la faire cesser. L'intervention humaine pourra m'apporter des remèdes qui pourront atténuer la crise, mais non pas extirper la cause du mal. Seule la foi peut être mon espérance, et mon réconfort dans la vie future, c'est pourquoi je te prie de prier beaucoup pour moi afin que, la foi se renforce chaque jour, et que je puisse ainsi avoir la force de supporter les difficultés qui, dans ces dernières années de ma jeunesse, se dressent devant moi pour barrer la route...

Dans une lettre à Antonio Villani, il écrit :

Et toi, que fais-tu ? Viens-tu passer le carnaval en montagne... ? Je voulais presque y aller mais, hier soir, j'étais en pleine crise parce que je vis mal et je ne sais donc pas si j'irai au Petit Saint-Bernard, d'autant plus que je voudrais désormais me trouver le moins possible avec les demoiselles.

Une randonnée dans la région de Quercianella, près de Livourne, accroît encore les sentiments de Pier Giorgio pour Laura⁵. Luciana se souvient :

De graves tourments, douleurs et renoncements occupèrent le bref moment entre l'excursion à la Querciarella... dont je me souviens parfaitement, et le jour de sa mort. Son âme en fut cruellement déchirée jusqu'au sacrifice suprême, le dernier « non » par lequel il abandonna avant même de lui avoir parlé... cette jeune fille qu'il avait élu dans le secret silence de son cœur. Mais la pensée de son bonheur futur ne put vaincre l'angoisse de sa famille bouleversée⁶.

Les journées passées au Saint-Bernard avec la compagnie sont pour lui merveilleuses : « là-haut... on peut dire que j'ai passé les journées les plus heureuses de ma vie » (lettre à Laura Hidalgo, du 28 décembre 1924).

Laura reçoit des cadeaux de la part de Pier Giorgio. Une gentiane⁷ cueillie près du refuge Vittorio Sella, et un petit caillou ramassé sur le sommet de la Grisella, souvenirs de ses chères montagnes. Mais le cadeau le plus important, celui qu'elle préfère, est un volume des lettres de saint Paul. C'est

une édition en latin, avec un commentaire en latin, en deux volumes reliés et accompagnée d'une dédicace longuement étudiée : « Pâques, Année Sainte [1925]. À la gentille demoiselle Laura Hidalgo, je dédie ce livre pour que saint Paul soit son guide et son maître dans le pèlerinage terrestre, d'un cœur chrétien dans le Seigneur. Pier Giorgio Frassati. » Puis il a ajouté la traduction en italien, « ... grâce à elle, elle pourra mieux goûter la beauté du latin et mieux comprendre le sens philosophique » (30 avril 1925), dans la lettre d'accompagnement, « une des très rares que j'ai conservé de lui », dira Laura dans sa déposition au procès de béatification, « ayant détruit, comme c'était mon habitude, les lettres qu'il m'adressait »⁸.

Pier Giorgio donne aussi à Laura une *Histoire du Christ*, pour la fête de Pâques 1923, pour qu'elle « la reconforte dans les heures tristes » de l'existence. Lorsque Laura doit passer des examens, Pier Giorgio prie pour sa réussite. Il va même à une adoration à la Consolata au moment même où elle est interrogée.

Pendant les prières du soir et le chapelet, il confesse avoir été distrait par son amour : la souffrance spirituelle est rude. Discuté et tourmenté, tel est cet amour pour Laura. Il provoque en lui une crise spirituelle profonde, opprimante et irrespirable par laquelle il se sent étouffé. Il écrit à Gian Maria Bertin, en décembre 1924 :

Très cher, quand tu liras cette lettre, je ne sais pas ce que tu penseras de moi ; même moi, je sens en ce moment toute la puanteur qui s'exhale de moi, et pourtant, ma faiblesse, mon caractère si volubile et mal assuré me traînent au pas.

Je voudrais venir avec vous, mais mon esprit est trop déprimé et je ne pourrais pas goûter votre compagnie, cela me convient mieux, car jusqu'à présent je n'ai rien fait et si j'ai fait quelque chose ce ne sont que des bouffonneries... la meilleure voie, je sais ce qu'elle serait : rester à la maison

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ce qui le frappe immédiatement lors des premières rencontres, c'est la foi transparente, traduite fidèlement dans son mode de pensée et de vie, une adhésion à l'esprit de l'Évangile si sincère et aimable qu'elle suscite chez lui « émerveillement et gratitude ». Franz admire l'engagement et l'esprit qui pousse Pier Giorgio à agir dans la vie sociale de la Jeunesse catholique italienne, de la FUCI et dans l'activité politique du Parti populaire. Mais, par-dessus tout, il admire le jugement, le sérieux et la sollicitude avec lesquelles il s'intéresse aux pauvres. Joyeux et exubérant en public, Franz le voit réservé dans ses sentiments privés, et silencieux vis-à-vis des œuvres de charité qu'il essaie de cacher. Quand, rarement, il fait allusion à sa famille, il en parle toujours avec un respect profond dicté par l'amour, cherchant à mettre en valeur les dons les meilleurs de ses membres. Il ne juge jamais son père, éloigné de l'Église, et, comme l'affirme Franz :

Il le bénissait pour le bien qu'il faisait. Ses parents étaient, à ses yeux, le moyen par lequel Dieu lui avait fait le don de la vie grâce à laquelle il pouvait le glorifier, le louer, le bénir, le remercier. Si d'autres osaient prendre la responsabilité de juger leurs manquements, lui ne les regardaient pas et même, à l'imitation des deux fils de Noé qui couvrirent la nudité de leur père ivre à cause du vin dont il ignorait les effets, sans les regarder, il les couvrait.

La ressemblance entre Pier Giorgio et les fils de Noé est emblématique et frappante.

Selon Franz, la simplicité, la sérénité et le naturel de son ami peuvent paraître des dons naturels de son caractère, mais, en réalité, ce sont des « grâces ».

Ils ont en commun leurs études d'ingénieur et la même vocation chrétienne. Son « témoignage quotidien de fidélité était pour moi comme un rappel permanent, une invitation continuelle à correspondre à la grâce ». Dans son récit, Don Massetti insiste sur la volonté d'émulation que Pier Giorgio inspirait à ses

camarades.

Ils étudient souvent ensemble. Le matin, Pier Giorgio se rend chez Franz, dans sa chambre louée, jusqu'à ce que ce dernier apprenne que son ami, avant de se rendre chez lui, assiste à la sainte messe. À partir de là, avant de commencer l'étude, ils se retrouvent à l'église. C'est ce rendez-vous qui les rend forts et sereins. Pier Giorgio lui offre aussi un chapelet formé avec des graines du jardin de Pollone.

Prévenant un désir de Franz, il lui apprend à servir la messe, une mission qu'il accomplit avec la plus grande et la plus scrupuleuse attention (lorsqu'il était à Pollone, c'était aussi un spectacle de le voir sonner les cloches). Massetti sert pour la première fois, avec son ami, dans la chapelle adjacente à l'Archevêché, la messe de la FUCI. Franz se souvient du large et droit signe de croix que Pier Giorgio fait devant toutes les églises, dans une attitude tellement souveraine qu'il attire l'attention des passants comme une silencieuse invitation au recueillement. Tout cela non par ostentation, mais par amour.

Comme tous les amis de Pier Giorgio, Franz rappelle combien celui-ci aime participer à des manifestations publiques de foi, au cours desquelles il se distingue involontairement par son attitude. Lorsque, en 1924, Monseigneur Giuseppe Gamba prend possession de la cathédrale San Massimo, les étudiants catholiques sont invités à composer la garde d'honneur.

Quatre étudiants, le béret sur la tête, devaient tenir le baldaquin de l'archevêque. Au premier rang, Pier Giorgio et moi, lui à droite, moi à gauche. Nous n'avions qu'une seule paire de gants blancs pour deux : ceux de Pier Giorgio. L'embarras fut bref, car Pier Giorgio trouva tout de suite le remède. Avec un sourire de satisfaction, on partagea : un gant pour sa main droite, l'autre pour ma main gauche. Les autres mains, invisibles pour les gens, pouvaient faire sans.

Ces gestes se produisent souvent dans la vie de tous les jours.

Pier Giorgio est la démonstration de ce que l'on peut toujours être saint Martin et pas seulement pour les pauvres.

Après les vacances de Noël, Franz retourne à Turin : train bondé et voyage en troisième classe. Le train s'arrête à la gare de périphérie de Porta Susa, une voix l'interpelle avec insistance : c'est Pier Giorgio ! Il monte dans le train et prend ses bagages à toute vitesse. Sans comprendre la raison de cette initiative, Franz tente de lui expliquer qu'il habite loin de là. Mais il est rapidement repoussé : le train est en train de repartir. « Il était venu me chercher en voiture, non seulement pour m'accompagner personnellement chez moi, mais pour pouvoir me souhaiter la bienvenue le plus tôt possible, me partager la chaleur de son amitié qui dissipait toujours toute inquiétude et toute incertitude. » À cette époque, voyager en voiture était un grand luxe, prérogative de rares privilégiés. Franz ne pouvait même pas prendre un taxi, et Pier Giorgio ne pouvait pas souvent avoir à sa disposition la grande automobile de son père, une Lancia Tri Kappa.

Leurs conversations, dépassant le thème des études, se tournent vers la méditation. Leurs sujets de discussions tournent autour de saint Paul, saint Augustin, saint Thomas... et saint Jean Bosco. La rue est le cadre idéal de leurs conversations, qui se déroulent surtout pendant le trajet entre le domicile de Franz et la maison Frassati. Pier Giorgio se doit de revenir à l'heure exacte des repas, mais si jamais il est en avance, alors, il repart en arrière. L'heure des repas n'est pas négociable.

Un jour de carême, passant devant le café de la place Carlo Felice, Franz l'invite à en prendre une tasse. Éduqué par sa mère à la sobriété et à ne rien prendre en dehors des repas, il ne refuse pourtant pas habituellement un geste de courtoisie. Mais cette fois-là, au contraire, il refuse : une petite pénitence pendant le temps de la conversion. Ses « *fioretti* » sont nombreux. « Prière,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pier Giorgio et nous n'imaginions pas que lui avait imaginé ce moyen – c'est ce qu'il expliqua après – pour faire passer un affreux mal de tête qui s'était déclenché parce qu'il n'avait pas voulu, malgré la veille et le froid, rompre le jeûne afin de ne pas manquer la communion le matin. »

C'est lui qui sonne le réveil par un : « Vite, vite, il y a la messe. » Ils se lavent tous à l'eau glacée, puis descendent en courant pour y assister dans la chapelle de l'hospice du Petit Saint-Bernard, où ils le voient prier d'une façon telle qu'il semble oublier la présence des amis, répondant à la messe de sa grosse voix rythmée et calme. Il sert aussi la messe dans les chalets à trois ou quatre heures du matin. Don Domenico Massè s'en rappelle ainsi : « Je me souviens particulièrement d'une de ces randonnées de l'association « *Giovane Montagna* » où il fut pour moi un généreux et infatigable compagnon dans l'ascension de la Levanna orientale... Arrivés au sommet, nous trouvâmes un billet laissé là par trois alpinistes morts depuis peu. Subitement, il s'agenouilla avec l'un de ses amis, un certain Loretz, et m'invita : « Don Massè, récitons un *De profundis*. » Loretz perdit la vie lui aussi en montagne quinze jours plus tard dans un accident. »

À partir de 1923, les allusions à la mort se font plus insistantes et deviennent, avec la fin prochaine des études, le leitmotiv de ses lettres. De Pollone, le 23 août 1923, il écrit à son ami Antonio Severi :

Tu as vu la fin tragique du pauvre Loretz ? Il s'est tué dans un accident au Château des Dames... C'est un destin qui m'arrivera dans quelques années. Moralité : lorsqu'on part en montagne, il faut se mettre d'abord en règle avec sa conscience, parce que l'on ne sait jamais si on en reviendra. Pourtant, avec tout cela, je ne m'effraye pas et je désire plus que jamais escalader les montagnes, vaincre les sommets les plus difficiles, éprouver cette joie que l'on ne trouve qu'en montagne.

Il salue ensuite Jésus et ajoute *Pax Domini sit tecum* [la paix du Seigneur soit avec toi].

Tout en restant fidèle au Club alpin italien, Pier Giorgio s'inscrit aussi à « Giovane Montagne », société d'alpinisme fondée en 1914, à l'esprit profondément catholique, et qui offre la possibilité de faire de l'alpinisme le dimanche, avec assistance à la messe. En outre, l'association admet aussi la jeunesse féminine parmi ses membres.

En plus de posséder une grande forme physique, Pier Giorgio jouit d'une assurance qui lui permet d'atteindre des résultats exceptionnels. Ses amis se rappellent de lui dans les chants nostalgiques des vallées, ou encore à genoux pour saluer Dieu, première et dernière pensée de sa journée. À ces instants-là, son « mâle visage semble disparaître et se transformer entièrement dans l'extase qui le rapproche de Dieu, pour se rendre digne de la seule raison d'être et d'œuvrer »⁶.

Le peintre Falchetti, l'ami de sa mère, se souvient :

Il était venu me saluer dans mon atelier avant de partir pour la montagne. Je l'ai encore dans les yeux, tel que je le vis alors. Dans son costume d'alpiniste, il était magnifique, si beau que non seulement je le fis poser au milieu de l'atelier, pour l'admirer de tous les côtés, mais j'allais sur le balcon pour le voir encore dans la rue, chargé de son sac, les skis sur l'épaule. Il portait une large veste de chasse, une chemise sombre, un large pantalon de sports avec des chaussettes écossaises de couleurs vives, un béret écossais penché sur l'oreille... Parmi tant de compagnons, dans cette ville, je l'aurais choisi le premier : gaillard, fort, carré, la peau brûlée par le soleil, la barbe forte et drue, malgré le rasoir, dans un parfait contraste avec son bon sourire et ses yeux enfantins, un peu comme sa voix légèrement voilée, franche, rude, mâle, contrastait avec son âme, toute de candeur et de pureté. On lisait dans ses yeux la joie de vivre, le cœur content, la vision des hautes neiges scintillant sous le soleil, des glissades folles sur les pentes abruptes, le silence solennel, où les cris de joie résonnent dans les vallées infinies, sous les beaux ciels diaphanes, les couleurs vives, les aubes et les couchers de soleil enflammés. Mais, plus encore, on lisait sur son visage la joie d'une vie

simple, saine, rude ; la joie de l'effort, comme un retour aux antiques coutumes des bons ancêtres ⁷.

Le 25 juillet 1923, il réalise l'ascension du Monviso avec Marco Beltramo et Antonio Villani. Le programme est le suivant : le 24, nuit au refuge Quintino Sella, le 25, escalade de la face Est du Monviso, le 26, le Visolotto, et, le 27, le Granero. La conquête du sommet convoité est racontée fidèlement par Marco Beltramo :

Nous devions partir ensemble de Turin, Giorgio et moi, par le train de 5 heures. Notre ami Gilli... guide du Club alpin et membre du cercle Cesare Balbo, nous attendait à Crissolo vers midi. Nous comptions dormir le soir au refuge Quintino Sella. Naturellement, je ratais le train, et Giorgio parti tout seul. J'arrivais le soir vers 18 heures. J'appris par Gilli que, dans l'après-midi, ils avaient visité la grotte du Rio Martino, au-dessus de Crissolo, puis avaient transporté du bois. Cette nuit-là, Giorgio et moi, nous avons dormi à l'auberge de Crissolo. Avant de nous coucher, nous avons récité le chapelet. C'était la première fois que je priais avec Giorgio et, avant de nous endormir, nous avons bavardé longuement. Le lendemain matin, Giorgio, me conduit à la grotte du Rio Martino. Mais, arrivé au fond, la torche s'est éteinte et un retour dans le noir était impossible. Nous n'avions en tout et pour tout que trois allumettes. Deux ratèrent, et la troisième finit par s'allumer. Le soir, nous dormîmes au refuge Sella, je m'endormis aussitôt, mais j'eus le temps d'entendre Giorgio qui récitait le chapelet. Lorsque, le lendemain, à l'aube, Gilli nous demanda si nous acceptions dans notre groupe un jeune du village de Crissolo. Naturellement, nous acceptâmes. La montée ne présenta pas de problèmes, mais, au retour, à deux heures environ du refuge, ce jeune glissa et tomba en se faisant une entorse à une cheville. Nous lui ôtâmes sa chaussure et nous massâmes le pied, mais la douleur ne cessa pas. Gilli pensa alors se servir du mulet qui descendait tous les soirs du refuge à Crissolo, pour transporter le blessé au village. Giorgio courut immédiatement en avant pour prévenir afin que le mulet attende et nous portâmes tout doucement le jeune au refuge. Là, nous vîmes venir à notre rencontre un Giorgio, hilare, frais et bien reposé comme s'il sortait d'un petit somme et non d'une randonnée fatigante, qui me dit, à mon étonnement, que, sa commission faite, tel qu'il était, en sueur et trempé, il s'était baigné dans le lac voisin. Alors que je lui faisais remarquer le danger de son acte, il me

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pier Giorgio n'avait pas manqué d'en indiquer la provenance.

À la gare, au moment de partir, il tremble de tout son corps, éclatant en sanglots désespérés et irrépressibles, qui, en plus d'impressionner les témoins, troublent beaucoup Luciana. Celle-ci, pour chercher à le consoler, lui dit qu'elle reviendra vite à Turin. Elle tient sa promesse à l'occasion de la mort, survenue peu de temps après, de la grand-mère, Linda Copello, âgé de quatre-vingt-six ans et qui n'a plus toute sa tête depuis quelques années. Pier Giorgio sent tous le poids de devoir « compter pour deux » à la maison. Par le mariage de Luciana son frère devient seul pion dans un tragique jeu de partis. Les parents avaient déjà utilisé ce chantage affectif par le passé lorsque Luciana, âgée de dix-huit ans, avait confessé son amour pour un officier italien : « Si tu épouses Lazzarini, tu seras responsable de notre séparation »⁶. Paroles injustes, probablement inspirées par une certaine forme d'égoïsme : la préoccupation pour soi aux dépens de ses enfants. « Et, dans l'insensibilité de notre mère, Papa avait trouvé un argument bien plus fort pour empêcher le libre cours des sentiments de Pier Giorgio. C'était, dans le mal, le fond commode sur lequel on tentait de faire durer le discours, comme... la certitude que si Pier Giorgio avait continué à fréquenter les cercles, il serait vraiment devenu une grenouille de bénitier inutile à *La Stampa* et à la Famille »⁷.

Voici la lettre très tendre que Pier Giorgio écrit à Luciana, le 10 avril 1925 :

Écris-moi souvent, pour que nous puissions au moins combler l'énorme vide que tu as laissé entre nous. Avant, vivant quotidiennement ensemble, je n'avais pas pu mesurer suffisamment tout ce que tu représentes pour moi. Mais maintenant, malheureusement, que de nombreux kilomètres nous séparent, maintenant que nous avons dû nous séparer, non pour quelques jours, mais pour la vie, et que nous ne nous reverrons que de temps à autre, j'ai compris ce que veut dire avoir une sœur à la maison, et quel vide son

éloignement peut laisser.

Mystique moderne, Pier Giorgio est le *trait d'union* entre la sainteté du XIX^e siècle et celle des générations actuelles. Il a en effet hérité la tradition des saints « sociaux », s'engageant dans la défense de la foi au travers de la charité accomplie au service des marginaux. Mais il ne s'arrête pas là, il a compris la nécessité d'un nouveau système : se confronter à l'expérience humaine, et œuvrer charitablement dans tous les milieux : famille, école, travail, presse, politique, économie, sport, pour défendre toujours les libertés sociales, en cherchant à donner vie au monde associatif autrement dit, vivre l'amitié chrétienne au service du catholicisme social. L'ère de la sécularisation a déjà commencé, et Pier Giorgio propose une arme efficace pour l'affronter. Le mariage entre de la foi et des œuvres ne doit plus être interprété comme débouchant sur le seul champ caritatif et humanitaire, mais doit être étendu à toutes les réalités humaines. « La foi et l'espérance cessent avec notre mort ; l'amour, ou charité, dure éternellement, je crois même qu'elle sera plus vivante dans l'autre vie. » Il aspire constamment à « cette joie qui n'a pas de fin parce qu'elle n'est pas humaine. »

La Madone, « terme fixe d'éternel conseil »⁸, lui indique constamment la route pour rejoindre le Christ. La pensée de la mort accompagne quotidiennement Pier Giorgio. Ce n'est pas pour lui une annonce lugubre, mais un appel continu à être vigilants et prêts à la rencontre définitive avec l'Infini, suprême espérance de son âme. Le jeune bienheureux pense que chaque jour doit être pleinement et intensément vécu. Les manifestations concrètes et pratiques, même les plus simples, sont une simple transposition de la réalité intime, de sa propre conscience. C'est une ascèse vécue instant après instant.

Le 20 août 1923, en annonçant à son ami Severi la mort de

son oncle Pietro, il s'exprime ainsi : « Crois-moi, la vie doit être une préparation continuelle à l'autre, parce que l'on ne sait jamais ni le jour ni l'heure de notre passage. » Certains pensent qu'il plaisante lorsqu'il aborde la question de la mort, mais, par la suite, comprendront qu'effectivement il a eu le pressentiment qu'il quittera très tôt cette terre. Il écrit à Villani, le 19 juillet 1923 :

Très cher Tonino, ... Lundi, ma sœur a soutenu son mémoire de droit, sur la législation des eaux publiques, et elle a eu la meilleure note avec une mention.

Aujourd'hui, je suis allé à l'enterrement d'un diplômé en Lettres ami de Bertini, et correspondant de la *Nazione* de Turin. Il est mort de tuberculose à l'hôpital San Luigi et je l'ai vu aujourd'hui avant la mise en bière. Il était dans un état pitoyable. Je n'ai pu rester que 2 minutes dans la chambre, parce qu'il était déjà presque décomposé, il ne convenait pas de rester plus longtemps. Mais cette vision m'a été pourtant salutaire. J'ai réfléchi et j'ai pensé que moi aussi, dans quelques années, je serai aussi dans cet état. Je provoquerais moi aussi ce sentiment de compassion mêlé de dégoût. Parfois, j'ai été ambitieux. Pourquoi faire ? Alors que la mort, ce grand mystère, elle que personne ne regarde en face, dissoudra mon corps et en peu de temps le transformera en poussière. Mais, au-delà du corps matériel, il y a l'âme à laquelle il faut consacrer toutes nos forces, pour qu'elle puisse se présenter au Tribunal Suprême sans fautes ou au moins de petites fautes, de façon à ce qu'après avoir subi quelques années de purgatoire, elle puisse monter dans la Paix Éternelle. Mais comment se préparer au grand passage et quand ? Personne ne sait quand la Mort viendra le prendre, c'est une grande prudence de se préparer chaque jour à mourir le jour même. Donc, à partir de maintenant, je chercherai à faire tous les jours une petite préparation à la mort, pour ne pas me retrouver surpris au moment de mourir et devoir regretter les belles années de ma jeunesse, gaspillées sur le plan spirituel.

Voilà une conscience déconcertante pour ses vingt-deux ans, réflexions qui permettent de percevoir une vie spirituelle riche dans une âme qui a saisi non seulement les principales valeurs, mais aussi les buts ultimes de l'existence terrestre.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mal, il réentend les souvenirs de son enfance, d'un temps où le caractère de notre mère n'avait pas permis que nous fussions entièrement des enfants. Il se prend à espérer, peut-être, qu'au moins les derniers jours, elle aurait rattrapé et résolu son besoin d'affection⁷. » Mais personne ne vient le trouver, pas même Adélaïde.

Tandis que la terrible maladie progresse, à la maison on pense aux mille choses qu'impose le deuil, comme par exemple, de changer de vêtements. Dans sa chambre, où il est retourné, sa mère ouvre l'armoire baroque piémontaise. Elle indiqua deux costumes : « Nous les ferons teindre en noir, et ça ira », mais Pier Giorgio ne répond pas, et Luciana désapprouve son comportement. Il apparaît éloigné de leurs préoccupations, indifférent à leurs soucis.

Il vomit encore. Mariscia demeure toujours, seule auprès de lui. Le peintre Falchetti vient le trouver, et son cher Marco Beltramo, avec lequel il récite le *De profundis*, ainsi qu'avec le prêtre qui est venu bénir le corps de la grand-mère. Puis, avant de s'en aller, Marco promet que le lendemain, il apportera un livre plus simple que celui sur sainte Catherine de Sienne.

Ce jeudi, Pier Giorgio exprime le désir de manger une glace. « Notre maison était vraiment une triste caserne. Pour une raison quelconque, on lui refuse la glace... pour ne pas transiger, même face à la mort, aux froides règles de la courtoisie officielle. » On remplace la glace par un sabayon glacé, déjà prêt à la cuisine. Une heure plus tard, on lui porte, comme il le désire, des biscottes et un café au lait. Mariscia lui demande de se soulever sur le lit pour manger, mais, pour la première fois, la réponse est dure et sèche : « Je mange comme cela, allongé. Et *basta*. » La domestique ne se tient pas pour battue et tente, inutilement, de le soulever sous les aisselles. Pour mettre fin à ces demandes

pénibles, il se tourne sur le côté et s'assied sur le bord du lit. Mariscia essaye de lui enfiler ses pantoufles, mais elles tombent sur le carrelage. Irritée, elle lui dit : « Vous aller prendre froid à plaisanter ainsi ! » Malheureusement ce n'est pas une plaisanterie, ses pieds sont désormais inertes à cause de la paralysie, et n'obéissent plus aux ordres du cerveau. Ils plient sous moindre poids.

Vers le soir, Pier Giorgio tente de se lever de son lit, mais échoue et tombe par terre. Mariscia le trouve étendu et ne réussit pas à le soulever toute seule. Les proches sont dans la chambre funèbre pour assister à la fermeture du cercueil, du coup, elle demande du secours à un cousin des Frassati, Andrés Seitun.

La nuit de jeudi, il est veillé par Mario Gambetta, un cousin venu d'Albisola, à qui on donne une chambre à côté de celle du bienheureux. « Et je me suis comporté d'une façon encore pire que ma mère, car, n'étant pas fatiguée par les veillées auprès de la morte, n'étant pas anéantie par la douleur, je cherchais immédiatement mon lit, je me glissais dans mes couvertures, et je laissais à un lointain cousin, et non pas à moi, le soin de cette enviable garde »⁸.

Le malade se retrouve dans une mare de sueur et Mario Gambetta l'aide à changer ses vêtements trempés. Les membres de Pier Giorgio sont désormais raides comme ceux d'un pantin de bois. Et pourtant, il demanda à Mario de n'en rien dire à personne.

Le vendredi à cinq heures, tous les Frassati se lèvent, prêts à partir en direction de Pollone pour conduire le cercueil à sa dernière demeure. Mariscia entre dans la chambre de Pier Giorgio, vers six heures et le secoue, après des heures d'insomnie et de souffrances, pour lui demander comment il se sent. Sa grand-mère s'apprête à quitter cette maison pour

toujours, veut-il être présent pour un dernier salut ? « Je ne peux pas, répondit Pier Giorgio, je ne sais même pas si je suis bien ou mal, mais je crains un peu plus mal. » Il répète la même chose à sa mère. « Mais personne ne peut l'entendre, et c'est seulement une voix de reproche qui s'adresse à lui, la même voix qui l'accusait de se comporter comme un enfant, et de n'être d'aucune aide »⁹. Lorsqu'arrive l'heure de partir, Adélaïde, qui a déjà son chapeau sur la tête, se laisse convaincre par sa sœur et décide, à cause de la grande fatigue qu'elle ressent après les veilles diurnes et nocturnes répétées au chevet de sa mère, de ne pas aller à Pollone, mais de rester aux côtés de son fils.

Lorsqu'ils se retrouvent seuls, Adélaïde, moins prisonnière de ses formes maniérées et de l'étiquette, trouve des paroles tendres : « Mon petit, ne soit pas malade, j'ai peur. » Pier Giorgio demande, à moitié dans un songe : « Quand est-ce que je me lèverai, maman ? » cherchant auprès de sa mère, la sécurité que tout fils veut trouver. « Attends... Aujourd'hui, c'est vendredi... samedi..., tu te lèveras dimanche. » « Tu devras porter le deuil. » « Pauvre maman, je te donne en plus cette peine. » « Mais ta maladie n'est rien, tu as seulement besoin de te reposer », et, arrangeant ses oreillers sous sa tête, elle s'allonge à côté de lui, sa tête près de la sienne. Il proteste en affirmant qu'il est contagieux : « Tu ne sais pas, mon enfant, que les mamans n'attrapent jamais les maladies de leurs enfants ? » Ainsi, dans ce climat d'amour et de pitié, la mère et le fils vivent quelques-unes des plus belles heures de leur vie.

Arrive plus tard le docteur Alavazzi. Il entra souriant et demande subitement à Pier Giorgio quelle a été sa dernière randonnée. Il apprend qu'elle remonte au 7 juin, aux Lunelle. Mais sa jovialité s'éteint rapidement. Il commence à le questionner : demandes sèches, préoccupées. Il l'examine à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

encore comme l'enfant d'autrefois...

Les cadres du journal décidèrent d'offrir mille liras pour les « pauvres protégés par Pier Giorgio Frassati », et les remirent au cercle universitaire Cesare Balbo.

Muette fut la douleur de sa mère. Inconsolables les pleurs de son père. Adélaïde, ne pouvant réclamer des paroles de réconfort pour elle-même, se tenait avec empressement auprès des amis de Pier Giorgio.

La disparition choqua l'Italie, et le deuil fut général à Turin : la réputation du bienheureux s'était élargie bien au-delà des mérites paternels : « Les lettres que nous reçûmes alors, et plus encore ce que nous dirent ensuite des amis ignorés et tous les inconnus qui peu à peu se firent connaître, constituèrent une révélation si imposante et si sublime qu'elle nous toucha autant que sa disparition¹. »

L'enterrement, un authentique triomphe, eut lieu le 6 juillet et, contrairement à l'avis des parents, les jeunes universitaires catholiques, après une longue discussion, obtinrent le droit de le porter sur l'épaule de sa maison à la paroisse de la Crocetta. À neuf heures du matin, le cercueil quitta une maison², auparavant vide de valeurs, puis vide de Pier Giorgio. Ni Alfredo, ni Adélaïde, ni Luciana, ne s'étaient rendu compte de la lumière qui régnait dans leur demeure, du don immense qu'était le fait d'avoir eu à côté d'eux une créature aussi grande et aussi extraordinaire. Ils durent le perdre pour le trouver.

La foule était immense, et afin de passer devant toute cette multitude de personnes qui envahissaient les rues, les étudiants durent allonger le parcours. Il se produisit un événement très singulier. Pendant un changement de porteurs, le cercueil vacilla et Alfredo Frassati lui-même, avec une infinie tendresse, contribua à empêcher la chute. L'incident s'était très

probablement produit à cause des faibles épaules d'un étudiant catholique, Francesco Mannara, déjà atteint d'une maladie mortelle. Quelques mois plus tard, ses amis remarquèrent sur l'habit noir de Francesco, étendu sur son lit de mort, la trace laissée par le cercueil de Pier Giorgio.

Giolitti, averti dès le premier jour, dans son pays de Cavour, pleura et envoya un télégramme à Alfredo : « Je lis la terrible nouvelle. J'en suis effondré comme si l'un des miens avait été frappé. Je ne trouve pas de paroles de réconfort. Je t'embrasse ». L'homme d'État n'alla pas à l'enterrement car, dit-il, il n'aurait pas réussi à retenir son émotion et, dans sa position, il ne pouvait pas se le permettre.

Il Momento, écrit dans un article cité par *La Stampa* elle-même, que Pier Giorgio était et « demeurera dans le souvenir éternellement comme une des figures les plus belles et les plus pures du mouvement de la jeunesse catholique ». L'élan de deuil provoqué par la mort du bienheureux fut unanime, et les principaux quotidiens s'y unirent. Même le journal berlinois *Vossische Zeitung* annonça la mort avec beaucoup d'émotion :

C'était un jeune homme particulièrement aimable, et qui montrait un extraordinaire intérêt pour toutes les questions politiques et économiques allemandes. Pendant tout son séjour en Allemagne, il s'était attiré la plus vive sympathie auprès des camarades de son âge, et auprès de toutes les personnes qui fréquentaient la maison Frassati. C'est pour ces raisons, qu'ici à Berlin, la douleur de ses parents est particulièrement ressentie et partagée, ses parents ainsi cruellement frappés, partagée spécialement dans les cercles politiques et diplomatiques berlinois qui gardent de la famille Frassati un souvenir admiratif et reconnaissant.

Des milliers de personnes accoururent de tous les coins de la ville, surtout des quartiers les plus pauvres, attirés non par le nom de Frassati, mais par le prénom de Pier Giorgio. La circulation des trams fut interrompue pour laisser le passage à la

foule, d'où beaucoup se détachaient pour tenter d'atteindre et de toucher le cercueil. C'est ce qui arriva à un vieillard aveugle, qui fut conduit jusqu'à lui et qui, en s'approchant fit le signe de la croix, pendant que les gens murmuraient : « C'est l'un de ses nombreux bénéficiaires ». Une marée humaine irrésistible envahit le quartier de la Crocetta : jeunes et vieux, pauvres et riches côte à côte.

Sa sœur écrit : « Moi qui suivais le cercueil, je n'arrivais pas à être désespérée. Il me semblait que je marchais comme soulevée de terre, participant à un triomphe. Derrière Pier Giorgio, il me semblait que nous aurions continué à marcher toute notre vie³. »

Les gens priaient et pleuraient dans une commotion générale et dans un climat saisissant, émouvant, cohérent avec ce qu'il avait été, un garçon humble mais leader. Le père de Marco Beltramo, catholique pourtant peu fervent, se retrouva en train de réciter le chapelet au milieu d'un groupe de personnes.

Lorsque le cercueil fut déposé dans l'église, devant l'autel, ses amis posèrent leurs visages pâles sur le cercueil et demeurèrent immobiles pendant plusieurs minutes. Un journaliste de *La Stampa*, Ubaldo Leva, rapporte :

Il m'a été donné d'être « de service » pour l'enterrement de Pier Giorgio. Je voudrais dire quelque chose sur cet enterrement. Je voudrais dire que ce fut l'enterrement le plus émouvant et le plus édifiant auquel j'ai jamais assisté, soit comme journaliste, soit comme personne privée. Non pas le plus solennel, dans son déroulement officiel, mais le plus vivant, le plus chaleureux, le plus humain – je voudrais dire le plus beau. Aujourd'hui encore, à tant d'années de distance, j'éprouve en l'évoquant, tendresse et étourdissement... en aucune autre occasion, je n'ai autant désiré être non un pauvre journaliste maladroit, mais un écrivain... Non, je n'ai jamais vu, et je ne verrai jamais plus, autant de larmes à un enterrement.

Le portail de *La Stampa*, Via Davide Bertolotti, pour la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

héritière. Le projet de me laisser vingt-cinq mille livres¹², semblait signifier que sa chère protection ne devait jamais cesser, adoucissant aussi l'humiliation d'avoir été par la suite écartée de l'héritage paternel. L'affection de mon frère, en effet, ne faiblit jamais¹³. »

Alors que le sénateur Frassati semblait vivre ses derniers jours terrestres, le cardinal Montini pria l'archevêque de Turin d'assister le malade, et le cardinal Fossati s'entretint longuement avec lui dans un climat paisible. On appela aussi un ancien missionnaire en Chine, des mains duquel le sénateur reçut les sacrements avec une grande émotion, « manifestant, explique don Massetti, sa plus vive gratitude vis-à-vis de ceux qui s'étaient employés à lui procurer le bonheur de cette rencontre avec le Seigneur ». Le frère Filiberto Guala, ami de Pier Giorgio, ingénieur diplômé qui avait revêtu l'habit des trappistes, expliqua à don Massetti : « La conversion "totale" de son père est un fruit produit par Pier Giorgio, que nous avons vu mûrir lentement. Après la visite que nous lui avons faite ensemble en 1959, en l'invitant à se confesser, j'eus avec lui de précieuses rencontres au monastère cistercien de Frattocchie près de Rome. Il était l'un de mes amis qui avaient le plus "apprécié" mon entrée au monastère – il y aurait assisté lui aussi, s'il avait été plus jeune ! – Quel progrès¹⁴... »

Le désir de paix, de rencontrer la lumière de la foi, se fit toujours plus pressant chez Alfredo, jusqu'à ce qu'il finisse par être en paix avec lui-même parce qu'il était en paix avec Dieu. Il n'y a pas de foi sans miracle et, celui-ci, à notre avis, fut le premier miracle de Pier Giorgio. Son très long tourment spirituel permit à son âme d'affronter le dernier passage dans la lumière de la grâce. Et c'est avec ces paroles de son testament (10 octobre 1947), paroles touchantes et émouvantes, qu'un père

attendant avec anxiété de rejoindre son enfant bien-aimé quittait ce monde :

Lorsqu'on lira ces lignes, je serais là où j'ai voulu être le 4 juillet 1925. Il me paraît inutile de rappeler que je veux être enterré à côté de lui, mon enfant bien-aimé, le meilleur fils qui n'ait jamais existé au monde. J'ai été fier de lui lorsqu'il était en vie, et personne n'a été et ne sera comme lui.

Près de lui, pour toujours. Si c'est possible, sans même un mur entre les deux cercueils, afin qu'ils soient éternellement unis en compensation de notre déchirante séparation pendant tant d'années. Si, par comble de malheur, je devais mourir en mer ou en quelque lieu où mon corps serait introuvable, je désire que l'on laisse quand même vide ce qui aurait dû être ma tombe. Si je meurs à Pollone, *idem* pour la chambre qui a été la sienne. Je désire en outre que, sur mon cadavre, on place, avec le crucifix, une photo de Pier Giorgio. La chambre où je reposerai pendant les dernières vingt-quatre heures devra être remplie de portraits de lui, de tous ceux que vous aurez sous la main, portraits qu'aujourd'hui encore je ne peux pas regarder sans un pleur. Que son souvenir, si vif dans des milliers de cœurs, ne diminue pas aussi chez mes héritiers, qui devront chercher à l'imiter. Qu'ils l'invoquent dans les heures douloureuses, et qu'il soit leur compagnon dans les heures heureuses. Je désire que sa tombe soit toujours fleurie.

Comme j'aurai voulu que tu sois près de moi, à l'heure du passage, et comme j'aurais été heureux si j'avais pu vivre avec toi pendant toutes ces très longues années.

Je l'ai pleuré chaque jour, même lorsque je paraissais d'une certaine manière un peu moins triste. Je l'ai pleuré et je le pleurerai jusqu'à ma dernière heure. Adieu, mon Giorgietto : lorsqu'on ouvrira ce testament, je serai avec toi pour toujours.

1. La constitution du Royaume de Piémont-Sardaigne puis du royaume d'Italie.

2. « Lettere aperta di Alfredo Frassati », dans *La Nuova Stampa*, 26 décembre 1945.

3. M. Codi, *op. cit.*, p. 375.

4. *Congregatio pro Causis Sanctorum*, *op. cit.*, vol. I, p. 207-208.

5. Lettre d'Alfredo Frassati à son ami Spartaco Fazzari, en 1926.

6. F. V. Massetti, *PG Frassati nel ricordo di un amico*, op. cit., p. 105.
7. Lettre du 7 octobre 1932 du sénateur Ettore Conti, président de la Banca commerciale.
8. Le sénateur Frassati écrit : « Je ne cherchais pas les millions, je voulais seulement que, dès lors, on me donne des garanties que la ligne du journal ne serait plus celle de l'époque fasciste, dans la mesure où *La Stampa* ne devait plus défendre que les intérêts nationaux et non seulement ceux de la Fiat. Celle-ci, en vertu de sa puissance, était en mesure de trouver d'autres moyens idoines pour soutenir ses intérêts légitimes sans asservir le journal à cette fin ».
9. Témoignage du docteur Cornelio Valetto, qui connu personnellement le sénateur Frassati (il le rencontrait souvent au presbytère de San Lorenzo).
10. L. Frassati, *Un uomo, un giornale*, op. cit., p. 492.
11. ECA : Ente Comunale di Assistenza [Société communale d'assistance].
12. La police d'assurance que PG avait souscrite en cas d'accident en montagne.
13. L. Frassati, *Il cammino di PG*, Milan, 1990, p. 259.
14. F. V. Massetti, *PG Frassati nel ricordo di un amico*, op. cit., p. 104.

Table des matières

Prémices

Chapitre I : Turin, ville des cafés

Chapitre II : Une maison sans fleurs et sans feu

Chapitre III : L’empreinte de l’histoire

Chapitre IV : Une étrange rébellion

Chapitre V : Les grands idéaux

Chapitre VI : « Sa foi n’avait aucune explication humaine »

Chapitre VII : Comme un naufrage

Chapitre VIII : Pluralité dans un unique Credo

Chapitre IX : La Fédération universitaire (FUCI)

Chapitre X : Hymne à la charité

Chapitre XI : L’engagement politique et social

Chapitre XII : Les amis

Chapitre XIII : Berlin

Chapitre XIV : Laura

Chapitre XV : Franz, l’ami devenu prêtre

Chapitre XVI : « Alpiniste exceptionnel »

Chapitre XVII : Vigile

Chapitre XVIII : Notre sœur la mort

Chapitre XIX : Le triomphe

Chapitre XX : « Maintenant tout est clair »